Illinois JJ Library

France
ILLUSTRATION

N° 87 — 31 MAI 1947 — 40 FRANCS

Phot. *France-Illustration* (H. Parnotte

S. M. GUSTAVE V REÇOIT A LA LÉGATION DE SUÈDE LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

La roi de Suède, qui fut toujours un fervent ami de Paris et de la France, vient de traverser notre capitale. Après avoir visité au musée Carnavalet l'exposition « la Suède et Paris », le souverain a été, à l'Élysée, l'hôte du président de la République, qu'il a reçu le lendemain à sa légation.

TÉLÉPHONES
Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

France ILLUSTRATION

REVUE HEBDOMADAIRE - 13, rue Saint-Georges, Paris-9e

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :
ÉDIFRANCILUS
Chèques postaux : PARIS 4670-19

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités.
L'abonnement n° 2 est formé des 49 numéros d'actualités et de la collection de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».
L'abonnement n° 3 se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux.
L'abonnement n° 4 comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et la collection complète de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

FRANCE ET COLONIES FRANÇAISES :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	1.800	2.160	2.200	2.560
6 mois . . .	900	1.080	1.100	1.280

ÉTRANGER :

I. — PAYS EXIGEANT LE PLEIN TARIF D'AFFRANCHISSEMENT

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	2.600	3.060	3.000	3.460
6 mois . . .	1.300	1.530	1.500	1 730

II. — PAYS ACCORDANT AUX JOURNAUX UNE RÉDUCTION D'AFFRANCHISSEMENT

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	2.400	2.860	2.800	3.260
6 mois . . .	1.200	1.430	1.400	1.630

FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE
(réservée exclusivement à nos abonnés) paraissant le 15 de chaque mois.

France et Colonies . . . 6 mois 180 fr.
Étranger . . . . . 6 mois 230 fr.

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les abonnements seront servis dans les limites de la disponibilité du tirage.
Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées de la dernière bande et de 10 fr. en timbres-poste.

Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES, 4e trimestre 1945 : **4 fr.** ; 1er semestre 1946 : **8 fr.** ; 2e semestre 1946 : **8 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

Ancienneté et tradition...

Des générations de cavistes se sont succédées dans les caves du domaine du Marquisat, mettant leur expérience au service du vin... Depuis 1420, une tradition qui s'est efforcée de rester toujours égale à elle-même.

En vente chez votre fournisseur habituel.

GRANDS VINS DE BOURGOGNE
PASQUIER-DESVIGNES
AU DOMAINE DU MARQUISAT DEPUIS 1420

Vous qui voulez savoir

OU VA VOTRE ARGENT !

Vous qui voulez l'investir dans des entreprises utiles et productives !

DEVENEZ ACTIONNAIRES DE LA RECONSTRUCTION FRANÇAISE

Souscrivez
AUX BONS DE LA RECONSTRUCTION

Leur profit est exclusivement affecté aux dépenses de la Reconstruction.

Vous pourrez :

- Soit les conserver jusqu'à leur échéance (3 ans pendant lesquels ils vous rapporteront **8,10** % d'intérêt effectif, d'intérêt net de tous impôts, y compris l'impôt général sur le revenu).
- Soit vous en servir a tout moment pour souscrire à n'importe quel emprunt, à plus long terme et plus productif encore, émis par un groupement de sinistrés, par le Crédit National, etc., pour les besoins de la Reconstruction.

9

France ILLUSTRATION

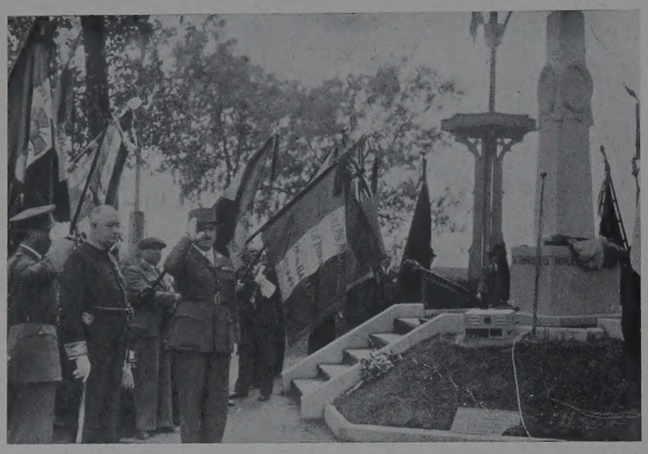
GEORGES OUDARD
DIRECTEUR GÉNÉRAL

TROISIÈME ANNÉE • NUMÉRO 87 • 31 MAI 1947

QUATRE-VINGT-TROIS DRAPEAUX REMIS AU MUSÉE DE L'ARMÉE

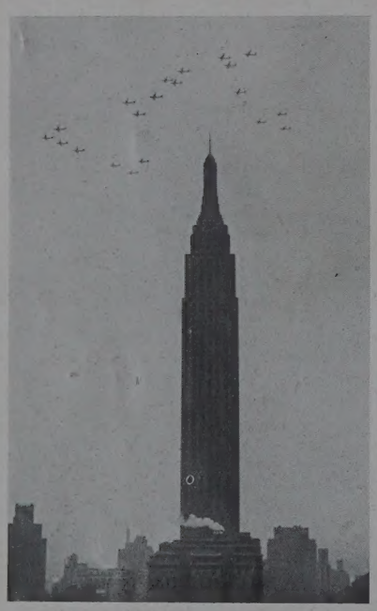
En présence des généraux Chouteau, gouverneur militaire de Paris, et Rhodes, gouverneur des Invalides, une prise d'armes s'est déroulée aux Invalides à l'occasion de la remise au musée de l'Armée de quatre-vingt-trois drapeaux et étendards ayant pris part à la guerre de 1939-1945. A l'issue de la cérémonie, les précieuses reliques ont été placées dans la salle des Drapeaux, où elles seront exposées. Phot. Interpress.

UNE SEMAINE DU MONDE



Ypres. *— La population d'Ypres a offert un monument au cimetière français pour remplacer celui qui fut détruit pendant la guerre par les Allemands. Le général Dumas, attaché militaire, a assisté à la cérémonie.*

Paris. *— Les cadets de la marine suédoise sont venus, sous la conduite de leur chef, le commandant Steffenson, déposer une gerbe sur la tombe du Soldat inconnu en présence de S. E. Erik Boheman, ministre de Suède.*



New York. *— Au cours des manœuvres aériennes, une escadrille de superforteresses a défilé au-dessus de New York.*

Lisbonne. *— Lors du 800e anniversaire de la fin de la domination maure, le président Carmona hisse le drapeau national.*

Paris. *— A l'hôtel de Rohan, sous la présidence de M. Naegelen, ministre de l'Education nationale, l'Ecole des chartes a fêté avec discrétion le centenaire de sa réorganisation et de son installation dans l'un des salons des Archives nationales où le 5 mai 1847 s'ouvrit le premier cours.*

Genève. *— Le peuple suisse, appelé à se prononcer sur une initiative socialiste proposant d'inclure dans la constitution un article garantissant le droit au travail et tendant à engager l'économie suisse dans la voie du dirigisme, l'a rejetée par 538.000 voix contre 254.000.*

Baden-Baden. *— Pour la première fois les électeurs de la zone française en Allemagne ont été amenés à élire leurs députés et à se prononcer en même temps sur les projets constitutionnels votés par les assemblées consultatives. Ces projets ont été ratifiés par environ 60 % des voix. D'autre part, les chrétiens-sociaux ont emporté 115 sièges, contre 59 aux sociaux-démocrates, 31 aux libéraux et 15 aux communistes.*

Cambridge. *— L'un des biochimistes les plus éminents de notre époque, sir Frederick Gowland Hopkins, vient de mourir, à l'âge de quatre-vingt-six ans, à Cambridge, où il était professeur depuis 1914. C'est à lui que l'on doit, en particulier, la découverte des vitamines.*

Washington. *— M. Alberto Tarchiani, ambassadeur d'Italie aux Etats-Unis, a remis à M. Tryve Lie, secrétaire général de l'Organisation des Nations Unies, une note par laquelle l'Italie demande à entrer dans cette organisation à présent que le traité de paix est signé.*

Copenhague. *— Depuis le 1er mars les ouvriers typographes de la capitale danoise sont en grève et seuls deux journaux y paraissent. Les grévistes ont organisé dans les rues de la ville une grande manifestation.*

Gnieznic. *— Quarante évêques polonais, conduits par le cardinal Hlond, ont participé à une procession solennelle organisée à Gnieznic à l'occasion du 950e anniversaire de la mort de saint Adalbert, patron de la Pologne.*

L'ÉPREUVE TRAVAILLISTE

Depuis le début de l'année, il ne s'est guère passé de semaines sans que soit annoncée, en Grande-Bretagne, quelque nouvelle difficulté. Elle venait aggraver l'état d' « austérité forcée » dont les Anglais, moins encore peut-être que les autres peuples, n'ont pas réussi à se dégager, deux ans après la cessation des hostilités. Une vague de froid sans précédent, suivie d'inondations catastrophiques ; la crise du charbon obligeant les industries à s'arrêter pendant près d'un mois ; de nouvelles restrictions alimentaires allant jusqu'à menacer les rations de viande, de pain ou de thé ; au lieu de nouvelles allocations, la prorogation des points de textiles, déjà insuffisants... tels sont les principaux paragraphes d'un long et déprimant catalogue de misères intérieures. Sans parler du coup que portent aux fumeurs les mesures de renchérissement prises par M. Dalton !

La liste de ces difficultés est loin d'être ainsi épuisée. Elles sont, d'ailleurs, d'importance et d'intérêt variables. Mais l'exaspération du peuple le plus patient de la terre se trahit de plus en plus souvent. Des grèves spontanées, dites « illégales » parce qu'elles ont lieu malgré la désapprobation des syndicats, se multiplient sous des prétextes apparemment futiles, témoin celle qui immobilisa pendant plusieurs jours une production cinématographique de 500.000 livres. Les coiffeurs de la compagnie avaient, en effet, cessé le travail parce que M^lle^ Paulette Goddard, la vedette américaine, s'obstinait à employer son « figaro » personnel, une Suédoise qu'elle avait amenée d'Hollywood spécialement dans ce but.

La politique pure n'est pas épargnée. La révolte gronde au sein du groupe parlementaire travailliste. Les milieux syndicaux connaissent une tension croissante. Deux organisations libérales, actuellement séparées, refusent de fusionner de nouveau. Et Mosley a repris sa propagande fasciste d'avant la guerre.

Des discussions passionnées troublent l'atmosphère traditionnellement calme et paisible, qu'il s'agisse des *clubs* aristocratiques, aux fauteuils profonds, mais aux tapis aujourd'hui élimés, ou des *pubs* populaires, où l'on ne prend plus le même plaisir à venir fumer une pipe de tabac blond en dégustant une pinte d'ale mousseuse. Deux ans après la guerre, non seulement rien n'est remis en place, mais la situation exige de nouvelles perturbations dans une vie déjà difficile. Quel tollé parmi les amateurs de sports lorsqu'on apprit la décision de reporter au week-end toutes les manifestations qui avaient lieu jusqu'ici au milieu de la semaine ! Ne fallait-il pas, pourtant, combattre l'absentéisme massif sévissant parmi les travailleurs qui ne voulaient pas renoncer à leurs matches de football ou de cricket, à leurs courses de chevaux ou de chiens ? Et ces 300.000 personnes, hommes et femmes (un demi-million même, estiment certains), employées par les bookmakers et autres organisateurs de paris, que de clameurs d'indignation leur eas ne souleva-t-il pas lorsqu'on suggéra qu'elles seraient mieux à leur place dans des industries productrices, l'Angleterre souffrant d'un terrible manque de main-d'œuvre !

Ce bref tableau ne serait pas complet si l'on n'y ajoutait l'ombre noire portée par la recrudescence de la criminalité. Fruit malsain, mais naturel des après-guerre ? Peut-être ! Mais on n'en a pas moins dû se résoudre à armer de revolvers les policemen à casque noir, si fiers jusqu'ici de se faire obéir des mauvais sujets grâce uniquement à leur prestance et aux moulinets de leur bâton ! Pendant la guerre, on pouvait se prévaloir de l'absence presque complète du marché noir ; ce temps-là est fini et la discipline comme l'intégrité civiques connaissent des assauts de plus en plus rudes. Usés par les privations, accablés par les impôts, voilà que les Anglais se mettent, chez eux ou à l'étranger, à tourner la loi sur les devises ou sur le ravitaillement ! Et l'on apprend que, à elle seule, l'armée d'occupation en Allemagne, par la spéculation et le trafic, a fait perdre près de 60 millions de livres au Trésor.

Jusqu'en juillet 1945 l'immense majorité des Anglais s'étaient dit que la vie n'allait pas tarder à redevenir facile. Le court délai nécessaire pour les indispensables remises en ordre étant écoulé, tout devait aller mieux.

La campagne électorale du parti travailliste, basée sur un tract intitulé « Face à l'avenir », fit miroiter aux yeux de l'électeur des plans séduisants de sécurité sociale, d'amélioration du logement, d'enseignement pour tous et de travail assuré par l'Etat. Il était fort peu question des efforts supplémentaires qui seraient demandés à la nation pour réaliser de tels programmes. On se souvient que les conservateurs furent balayés et les travaillistes amenés au pouvoir avec une majorité sans précédent à la Chambre des communes.

Après deux ans d'exercice du pouvoir quels sont les résultats obtenus ?

Remarquons tout d'abord qu'on ne peut séparer les problèmes de politique intérieure de ceux de la politique étrangère. Aujourd'hui moins que jamais ; et surtout en Angleterre. M. Ernest Bevin a justement souligné le fait que, si l'Angleterre pouvait fournir du charbon à une Europe à court de combustible, sa propre situation de secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères en serait démesurément améliorée. Le chancelier de l'Echiquier, les ministres du Commerce et du Ravitaillement pourraient faire écho à leur collègue : la tâche écrasante de se procurer des devises, des matières premières pour l'industrie et suffisamment de nourriture serait bien allégée, cela va de soi, si l'Angleterre était redevenue en mesure d'exporter non seulement du charbon, mais aussi des produits fabriqués.

Le gouvernement travailliste, qui voit surgir maintenant devant lui tant de réelles difficultés, eut une tâche relativement facile pendant deux ans. A-t-il réussi aussi bien que n'importe quel autre placé dans les mêmes conditions ? En vérité, il eut de la chance. Le système de contrôle gouvernemental, compliqué mais efficace, institué pendant la guerre, fut d'un immense secours à M. Attlee et à ses collègues. Le fait même qu'il s'agissait d'un gouvernement nouveau avait une valeur inestimable ; et la nation, qui sentait la nécessité d'un changement, restait animée par l'esprit de discipline et de sacrifice qui l'avait caractérisée pendant la guerre. Enfin, la plupart des problèmes, internationaux ou intérieurs, auxquels le gouvernement travailliste avait à faire face n'étaient guère « politiques » et, pour être résolus, demandaient plus des connaissances d'experts que des subtilités d'idéologues.

Brusquement, les difficultés quotidiennes se sont aggravées. Et la majorité des citoyens se sont mis à penser que quelque chose d'essentiel était peut-être faussé puisque le black-out devait être remis en vigueur, que des coupures de courant et le rationnement du pain étaient de nouveau imposés. L'espoir d'une vie facile après la guerre ne se réalisait pas ; au contraire, la situation empirait. A bien des égards, l'existence est plus difficile aujourd'hui que pendant les pires moments du « blitz » ou de la bataille de l'Atlantique. Le temps des exhortations semble donc passé et chacun voudrait avoir le sentiment que le gouvernement est maître de la situation.

Au cours des récents mois il a publié plusieurs rapports officiels ou « Livres blancs ». Ceux-ci présentent d'une façon magistrale tous les faits et tous les chiffres de la maladie économique de l'Angleterre. La franchise et la lucidité de ces documents, dont l'élaboration fut longue et minutieuse, sont des plus impressionnantes.

Dans les premiers jours de 1947, le premier d'entre eux disait : « La situation de l'Angleterre est extrêmement sérieuse. » Les gelées et les tourmentes de neige qui vinrent quelques semaines plus tard et qui annihilèrent, jusqu'à un point pouvant à peine être évalué, les progrès déjà réalisés permirent à beaucoup de mettre tout sur le compte du mauvais temps.

La neige avait à peine fondu qu'un second et plus copieux rapport gouvernemental voyait le jour. Cette « vue d'ensemble de la situation économique pour 1947 » constituait un tableau détaillé des problèmes économiques de la nation. Il se révélait de prime abord si sombre qu'aucun commentateur privé n'avait besoin de perdre son temps à décrire et à analyser la crise anglaise : le gouvernement l'avait fait pour lui !

« Le fait crucial de 1947, dit ce rapport, est que nous n'avons pas assez de ressources pour faire tout ce que nous *voulons* faire. Nous en avons juste assez pour réaliser tout ce que nous *devons*. Que ce soit au point de vue main-d'œuvre, charbon, électricité, acier ou production nationale dans son ensemble, la conclusion est inévitable. Pour avoir tout ce qu'il nous faut, la production devrait augmenter de 25 %, ce qui est évidemment impossible en 1947.

» Nous pouvons continuer de vivre sans nouveaux postes de radio et sans nouveaux mobiliers ; nous ne pouvons vivre sans importer du

ravitaillement. Au besoin, nous pourrions vivre sans bâtir de nouvelles maisons et sans nous offrir de vacances. Notre existence nationale deviendrait absolument impossible si nous ne pouvions produire assez de charbon et d'électricité. Tout cela, qui est essentiel à notre vie nationale, doit avoir la priorité. »

C'est parler d'or. Qui, en Angleterre, n'aurait applaudi à tant de sagesse ? Qui ne se serait déclaré d'accord avec un diagnostic aussi lucide, aussi exact ? Mais les ministres travaillistes ont-ils toujours agi en conséquence ? Lorsque, pendant trois semaines, la crise causée par le froid paralysa la vie économique du pays tout entier et que deux millions d'hommes et de femmes furent en chômage, le « Premier » déclara que le gouvernement entendait poursuivre sa politique travailliste, mesures de nationalisation comprises. A part cette déclaration, ce gouvernement ne donna aucune preuve réelle de sa volonté de s'attaquer aux problèmes essentiels et de leur consacrer rigoureusement tous ses soins.

Par contre, mis en présence de plusieurs grèves « illégales », celles des dockers et des travailleurs du gaz par exemple, les pouvoirs publics décidèrent de ne pas s'incliner ; à deux reprises même, la force armée fut appelée et sans que se manifestât une opposition appréciable. Au crédit de son bilan politique le gouvernement actuel peut encore revendiquer une reprise évidente, quoique lente, en 1946 et un accroissement prometteur des exportations.

N'oublions pas, toutefois, que les éléments, au début 1947, prélevèrent leur tribut sur les populations, lassées par la guerre, déçues par l'après-guerre, de la Grande-Bretagne. L'Union nationale des fermiers décrit la situation de cette année comme étant « la plus grande tragédie dans la production alimentaire que ce pays ait jamais connue » : mort de près de 1.400.000 moutons ; perte de 30.000 têtes de bétail divers par la neige, les inondations ou le manque de fourrage ; 40.000 hectares de céréales dévastés ; 100.000 tonnes de pommes de terre définitivement perdues.

Si une certaine imprévoyance peut être partiellement à blâmer en l'occurrence, du moins la responsabilité du gouvernement actuel peut-elle être difficilement mise en cause. Des inondations et des gelées ont lieu chaque année ; l'étendue de leurs dommages n'est, après tout, qu'une question de degré. Avec un peu plus de prévoyance il eût été possible d'apporter, voici longtemps, les améliorations techniques qui auraient réduit au minimum dangers et dégâts. Un autre exemple frappant : le *Queen Elizabeth* s'est échoué récemment devant Southampton. Au cours des trente dernières années il n'y a pour ainsi dire pas de grand navire qui, un jour, ne se soit pas échoué exactement au même endroit. Or, les moyens matériels pour draguer et élargir un chenal aussi étroit et dangereux ne manquent pas. Rien, pourtant, n'a jamais été fait. Le *Queen Elizabeth* ne dut son salut qu'à la chance. Si une tempête s'était levée, la carrière du plus beau navire anglais — celui dont le rendement en dollars, c'est-à-dire en devises étrangères, est le plus grand — se serait terminée par un désastre.

Les vieilles industries anglaises d'exportation : charbon, coton, textiles, laine, fer et acier, industries lourdes, et même constructions navales souffrent de ce même défaut. Elles sont ou bien périmées, ou dans un tel état chaotique d'organisation qu'une mise au point et une modernisation lentes, difficiles et coûteuses seraient nécessaires pour qu'elles puissent rivaliser, sur le terrain des prix, avec leurs concurrentes continentales. Les industries plus jeunes : radio, soie artificielle, produits chimiques, sont sérieusement handicapées par le manque de combustible et de matières premières.

Ce n'était pas l'élection de la reine du charbon et la cérémonie du transfert, au « Bureau du charbon », des mines nationalisées qui pouvaient faire diversion dans l'esprit du public. Il s'intéresse beaucoup plus aux chiffres de la production qu'à la question de propriété de ces mines. Même avec 200 millions de tonnes, le but assigné par le gouvernement pour 1948 (chiffre supérieur de 10 % au total de l'an dernier) reste très inférieur aux 230 millions de tonnes d'avant guerre. On peut se demander si les besoins intérieurs de la nation pourront être satisfaits ; en tout cas il ne restera rien pour l'exportation.

Mais depuis la guerre il n'y a pas assez de mineurs en Angleterre ; la main-d'œuvre existante ne travaille plus aussi bien ; enfin, une forte proportion des mines se trouve dans un état technique déplorable. Comment remédier à ces trois défauts ? Introduire de la main-d'œuvre étrangère — à quoi s'opposent vivement de puissantes sections des Trade-Unions — ou installer de nouvelles machines prendrait beaucoup de temps. Et, de toute façon, hommes et machines ne sont pas faciles à faire venir de l'étranger. Le gouvernement britannique fait beaucoup de publicité autour des chiffres indiquant une légère amélioration dans la production du charbon. N'est-ce pas seulement une goutte d'eau dans la mer ?

Les problèmes auxquels le gouvernement doit faire face sont considérables, on le voit. Cependant, malgré le danger d'une dictature de la bureaucratie, bien plus évident que celui d'une « dictature du prolétariat », il n'a pas perdu un seul siège depuis sa prise du pouvoir en juillet 1945. Fait sans précédent, les partis de l'opposition ont été beaucoup moins bien partagés : les libéraux ayant pratiquement cessé de représenter une force au parlement et les conservateurs ne témoignant d'aucun projet de politique constructive. Avec ses 400 sièges sur un total de 640, la force parlementaire du gouvernement est des plus impressionnantes, surtout si l'on considère les déceptions auxquelles la nation a été soumise depuis la fin de la guerre.

Certes, M. Attlee et ses ministres ne sont populaires ni auprès du public, ni auprès de la masse de leurs propres partisans. Mais, en dépit des révoltes ouvertes et répétées de quelques députés travaillistes, qui critiquent le gouvernement et votent même contre lui, l'importance de ces rébellions ne doit pas être exagérée. Mieux que personne, les chefs du parti savent qu'ils ne peuvent être renversés que par l'indiscipline ou la scission. Ils s'efforcent donc de maintenir l'unité du parti et de persuader les membres mécontents d'accepter les décisions du gouvernement. Les critiques des mécontents, d'ailleurs, se portent sur des questions déterminées et ne visent pas du tout à provoquer un changement de gouvernement. Les travaillistes ayant la majorité, rien ne pourra les écarter du pouvoir avant les prochaines élections, c'est-à-dire dans trois ans.

Que se passera-t-il si la crise empire ? Personne ne saurait le prédire. En attendant, l'observateur impartial ne peut que constater que l'Angleterre, en dépit de ses immenses difficultés, se dirige lentement vers le socialisme. Toutefois, elle ne s'est pas encore suffisamment avancée sur cette voie pour que l'accélération ou le retard du mouvement puissent être empêchés.

GEORGE SOLOVEYTCHIK.

Les piliers du gouvernement travailliste : M. Clement Attlee, premier ministre, reste le chef du parti qui a conservé jusqu'ici la faveur des masses britanniques ; M. Ernest Bevin, ministre des Affaires étrangères, qui a affirmé que sa position dans les conférences internationales serait affermie si la situation économique de la Grande-Bretagne était plus satisfaisante ; M. Hugh Dalton, chancelier de l'Echiquier, dont le plus grand souci est d'équilibrer le budget, qu'il porte dans la fameuse boîte de cuir rouge.

GRÈVES, MEETINGS ET REMOUS

Nous sommes entrés depuis la mi-mai dans une de ces périodes agitées où l'ordre public semble vaciller. Faut-il s'en étonner quand on se rappelle les années 1920-1921, marquées, notamment en France et en Angleterre, par des grèves amples, longues et même sanglantes ? L'inattendu est bien plutôt que l'on ait réussi à contenir aussi longtemps l'impatience d'un peuple qui a durement souffert et ne retrouve pas ses conditions de vie d'avant guerre.

Le mal, pour être prévisible, n'en est pas moins grave par son extension et ses conséquences.

Des usines Renault, depuis longtemps à l'avant-garde du monde ouvrier, est parti le signal des grèves ; toute la métallurgie a répondu en revendiquant à son tour. Le mouvement a gagné d'autres secteurs de la vie économique, suscitant plusieurs dizaines de grèves, menaçant d'en provoquer plus encore. Rien ne permet, pour le moment, de lui assigner un terme.

Correspond-il à un plan d'ensemble ? Il ne semble pas. La C. G. T. et le parti communiste ont seulement cessé de blâmer l'arrêt du travail et approuvent désormais les grèves « normales », c'est-à-dire revendicatives. Il n'en fallait pas plus pour que l'exemple de Renault devînt contagieux. Tout se passe comme si, pour un temps, la classe ouvrière, se libérant d'une longue contrainte, rejetait la discipline de patience qu'elle avait acceptée jusque-là.

Le gouvernement fait face de son mieux. Devant une grève comme celle des Grands Moulins, qui menaçait de priver Paris de pain, il a sorti la vieille arme de la réquisition militaire. C'était la solution d'autorité et malgré la protestation de la C. G. T. elle a réussi. Pour quelques conflits, la souplesse intelligente et prompte de M. Daniel Mayer, ministre du Travail, a suffi. Pour beaucoup — et non des moindres — le gouvernement a refusé de céder et la grève est devenue inévitable.

Comment se méprendre sur le caractère des revendications qui surgissent de partout et sur la nature des accords qui ont apaisé certaines d'entre elles ?

Il n'est plus question que de primes à la production. Mais on décèle sans peine la réalité masquée par les mots. Les métallurgistes veulent faire entrer dans le calcul des primes les accroissements de production acquis dans les derniers mois. Ils ont même parlé de prime à l'assiduité. La revendication des services du gaz et de l'électricité revient à faire gravir à l'ensemble du personnel un échelon dans la hiérarchie. Si l'affaire n'était aussi grave et s'accommodait de l'ironie, on dirait que dans tout cela on voit bien où est la prime réclamée, mais on ne trouve pas le supplément de production.

Une erreur commise par un journal nous éclaire sur le mal profond. Les ouvriers boulangers, a-t-on lu, réclament 25 % d'augmentation de salaires, à titre de primes à la production. C'eut été une plaisanterie d'un goût douteux à un moment où la farine manque. Mais combien d'industries, sans être dans le cas des boulangeries, ont atteint leur limite de production dans le cadre des répartitions actuelles de charbon et de matière première ? Gouvernement, patrons, syndicats butent très souvent, dans leurs pourparlers, devant cet obstacle : dans beaucoup de secteurs on ne peut actuellement produire plus. Dans le pays appauvri les possibilités de travail ne sont pas illimitées.

Ce n'est pas, hélas ! en jetant quelques billets de banque supplémentaires entre une production insuffisante et des besoins exaspérés que l'on rétablira l'équilibre.

Les commerçants manifestent à Paris. Devant le Vél' d'Hiv', plein à craquer, ceux qui n'ont pu entrer écoutent sous la pluie, grâce aux haut-parleurs, les orateurs qui critiquent le dirigisme. Les manifestations de Dijon ont été les plus violentes de ces journées de « Fronde ». Les curieux viennent le lendemain consulter les archives du Ravitaillement et du Contrôle économique, dispersées dans la rue. Les ouvriers lyonnais amènent M. Grégoire, préfet du Rhône, au poste de « Lyon-Régional », d'où ils le forceront à annoncer lui-même, par radio, qu'il annule l'arrêté modifiant le régime des cartes de pain.

L'impatience n'est pas propre à une seule classe. Une irritation sourde règne dans tous les milieux. Celle des commerçants vient de s'exprimer avec vigueur et même avec violence. Des manifestations ont été préparées depuis longtemps par leurs organisations professionnelles. Elles avaient pour but de protester contre le dirigisme et le contrôle économique, dont les commerçants sentent mieux que tous autres le poids et même le prix, puisqu'ils sont accablés par la paperasserie et, parfois, par de lourdes amendes.

Les récentes affirmations dirigistes de M. Ramadier, le climat du pays ont donné à ces manifestations une actualité nouvelle. Celle du Vél' d'Hiv', à Paris, a pris une ampleur impressionnante et a montré que les classes moyennes représentent aussi une masse.

Mais en province les meetings ont cessé, ici et là, d'être des démonstrations pacifiques. Les commerçants étaient naguère des défenseurs obstinés de l'ordre public : ils étaient prompts à baisser le rideau par crainte de l'émeute. Le dirigisme, s'il n'a pas atténué nos misères, a changé ces pacifiques en émeutiers.

A La Roche-sur-Yon, et surtout à Dijon, les manifestations se sont terminées par le sac en règle de ces sanctuaires du dirigisme que sont les bureaux du Ravitaillement et du Contrôle économique. Dans la capitale de la Bourgogne l'affaire a même pris une tournure inquiétante : les dégâts se chiffrent par millions ; le travail administratif sera gêné pour des semaines ; les dossiers de collaboration économique ont disparu ; on a arrêté quelques membres de « lignes dissoutes ».

Ici encore, l'exemple est contagieux. Moins de vingt-quatre heures après les troubles de Dijon, c'étaient les ouvriers qui, à Lyon, croyant à tort que leurs rations de pain étaient réduites, envahissaient la préfecture. De partout de menus incidents éclatent, dont le dirigisme et ses représentants font à tous coups les frais. Il est pratiquement impossible à certains fonctionnaires d'effectuer leur travail de contrôle.

La France est donc engagée dans une période difficile. Les mouvements sociaux s'accompagnent d'une véritable Fronde. Les mécontentements se rejoignent et parfois s'additionnent dans la rue.

Le gouvernement s'est employé à sauvegarder l'autorité de l'Etat. Mais sa démarche n'a pas réussi toujours à donner l'impression d'un dessein très ferme, parce que la querelle du dirigisme restait ouverte dans son sein.

De plus, les événements se sont répercutés de façon différente dans la majorité. Plus le mouvement revendicatif ouvrier a pris de l'ampleur, plus les socialistes ont craint de s'être mis en posture difficile par rapport aux communistes. Plus les commerçants ont mis de violence à réclamer le retour à la liberté, plus le Rassemblement des gauches a douté de la nécessité de rester au gouvernement et de s'associer à une politique qui demeure dirigiste.

Aussi, à un moment où l'Etat aurait dû s'affirmer plus que jamais, les milieux politiques ont-ils une fois de plus prononcé le mot crise.

De haut en bas : *un groupe de vendeurs à la sauvette, cueillis dans une station de métro, entre à la Direction de la police judiciaire. — Les internes des hôpitaux sont venus manifester rue de Rivoli. Quelques-uns ont réussi à se glisser dans la cour du ministère des Finances. Les agents se préparent à les en expulser. — Les mutilés de guerre, mécontents, ont défilé sur les grands boulevards, de l'Opéra à la rue Montmartre, au cri de « Rajustez nos pensions ! » Finalement, certains d'entre eux se sont couchés sur la chaussée, interrompant quelques instants toute circulation. — Les employés des messageries laitières de la région parisienne font grève. On a fait appel à la troupe pour les remplacer. Des soldats procèdent au remplissage des bidons sous l'œil vigilant de la police.*

A TRAVERS LES QUATRE ZONES D'OCCUPATION (*)

LE JEU DES TROIS DÉMOCRATIES

par notre envoyé spécial FERNAND FIZAINE

Devant la Kommandantur, à Berlin, ces quatre policiers alliés sont l'image vivante des vainqueurs de l'Allemagne.

Qu'on le veuille ou non, l'Allemagne est déjà pratiquement coupée en deux tronçons. Même si se réalisait entre les Quatre un accord, dont l'échec de la Conférence de Moscou a mis en lumière les difficultés, ces tronçons ne se ressouderaient pas sans convulsions. Les réformes de structures opérées dans la zone soviétique ont profondément et sans doute durablement modifié la vie des provinces orientales.

Il y a des domaines où l'on ne peut plus faire machine arrière. Pensons à l'exemple historique de nos biens nationaux ! C'est vraiment deux mondes que sépare aujourd'hui la « frontière verte ».

Comment pourrait-il y avoir sur l'Allemagne une identité de vues entre Russes et Anglo-Saxons ? Non seulement ils s'opposent dans leur éthique de l'occupation, mais il y a souvent entre les problèmes devant lesquels ils sont respectivement placés une différence fondamentale. Les Russes entendent que leur zone leur rapporte. Anglais et Américains seraient déjà bien heureux que les leurs cessassent de leur coûter.

A une marche orientale riche en produits agricoles correspondent des zones occidentales surindustrialisées et surpeuplées. A l'Est, des autochtones qui refusent de réintégrer leur zone ; à l'Ouest, l'afflux monstrueux des réfugiés. Ici, rareté ; là, pléthore de signes monétaires. Les Soviets, enfin, ont l'habitude d'organiser la pénurie, alors que chez les Américains rien ne va sans un peu de gaspillage.

Le simple énoncé de ces antinomies montre d'ailleurs — les zones étant ainsi complémentaires — que les causes du désaccord sont plus profondes, c'est-à-dire qu'elles sont avant tout politiques.

(*) Voir *France-Illustration* des 10 et 17 mai 1947.

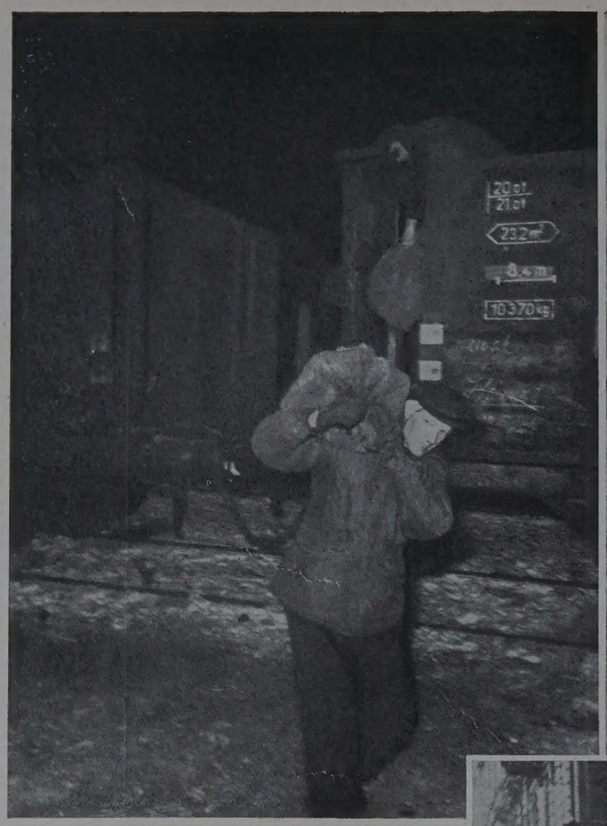
C'est volontairement que je n'ai pas mentionné la zone française, dont la position est assez particulière. Nous aussi nous devons, dans notre occupation, nous montrer réalistes. Comme les Russes, nous avons subi, du fait des exactions allemandes, d'énormes pertes de substances, qui nous font une obligation de rechercher sur place des sources de réparation. Malheureusement, nous n'avons pas, dans la tranche de territoire allemand qui nous a été attribuée, de très grandes possibilités. De plus, lorsqu'elles existent, comme c'est le cas pour la Sarre, nous ne pouvons en disposer sans l'agrément de nos trois alliés. Or, c'est précisément les Russes, dont on pourrait attendre — à en juger par leur comportement dans leur zone — plus de compréhension, qui nous le refusent. Pour qui a parcouru ce fief soviétique il y a, je vous assure, dans le veto de M. Molotov une bien amère ironie.

Anglais et Américains se partagent les deux tiers du territoire de la population et aussi du potentiel industriel allemand. L'identité des problèmes auxquels ils ont à faire face devait obligatoirement les amener, tôt ou tard, à réaliser la fusion de leurs zones. La nécessité de cette fusion a été exposée en juillet dernier dans un mémorandum présenté au Conseil de contrôle par le général Mc Narney. Il exprimait le point de vue du gouvernement américain selon lequel, aucune zone ne pouvant réaliser son équilibre propre, il importait de les fusionner pour rétablir l'unité économique de l'Allemagne, dont le principe avait été admis à une conférence tripartie tenue en août 1945 à Berlin.

Seule la Grande-Bretagne adhérait, après quelques hésitations, à cette proposition, et la première réunion du Conseil bizonal put ainsi avoir lieu le 4 octobre 1946. C'est à Minden que se trouve le centre du nouvel organisme, ce qui fait de cette petite cité westphalienne la véritable capitale économique de l'Allemagne occidentale. J'ai visité la ruche bourdonnante du *Melitta-Haus*, une ancienne fabrique tout en brique rouge, où s'affairent, assistés de techniciens allemands, des officiers américains et anglais.

Chaque section, avec sa direction bicéphale, correspond à un véritable ministère, la présidence alternant tous les deux mois. Il y a l'Economie générale, les Finances, le Commerce, les Transports, l'Agriculture et le Ravitaillement. Voici la section de la planification et de la statistique, où nous apprenons que l'Allemagne *pourrait*, en 1950, réaliser son équilibre économique. On me montre la courbe modérément ascendante des prévisions d'extraction de charbon de la Ruhr, et je note au passage quelques paliers journaliers : 240.000 tonnes en mai, 260.000 tonnes en août, 270.000 tonnes vers octobre-novembre. On parle des programmes de fabrication, dont la réalisation dépendra, évidemment, de la production de fer et d'acier, qui, elle-même, sera fonction du nouveau plan sur le niveau de l'industrie allemande. On suppute les chances d'exportations de véhicules automobiles, et je vois déjà, en imagination, défiler des milliers d'Opel et de *Volkswagen*.

Mais que de problèmes à résoudre, pour lesquels ne luit encore aucune lueur d'espoir ! Prenons d'abord le plus grave : celui des Allemands déracinés. Ils sont douze millions (certains disent même quatorze) dans les zones occidentales, et il faut se garder de les confondre avec les « personnes déplacées », qui sont des étrangers. Si ces dernières paraissent appelées à se résorber, les



Tandis que de nombreux « débrouillards » s'approvisionnent en charbon, la nuit, dans les gares, d'autres vont par des trains bondés se ravitailler dans les fermes de la campagne avoisinante. Mais la police, chargée de la répression du marché noir, fait des rafles soudaines dans les grandes villes. C'est alors la fouille, puis, souvent, l'arrestation et le départ vers la prison dans le camion des Schupos.

douze millions d'Allemands déracinés devront, au contraire, s'intégrer coûte que coûte dans le cadre rétréci du *Vaterland*. A moins qu'on ne finisse, en adoptant le projet présenté à Moscou par M. Georges Bidault, par organiser l'émigration systématique des excédents de population allemande.

D'où viennent les masses affolantes de cette nouvelle migration des peuples? Plus de la moitié de ces Allemands, nous l'avons vu, ont été chassés d'Europe centrale, où les crimes de leur patrie dévoyée les avaient rendus intolérables. D'autant plus qu'ils s'y étaient souvent associés activement, comme en Pologne ou dans le pays des Sudètes. Plus pitoyable est le sort des minorités allemandes de Hongrie ou de Roumanie, dont l'attitude assez apolitique n'a pas donné lieu aux mêmes explosions de rancune. Mais l'occasion était trop belle pour ces pays de lever enfin l'hypothèque que l'immigration allemande faisait peser sur eux. Peut-on, après ce qui s'est passé, les blâmer d'avoir éliminé ces cinquièmes colonnes d'hier et — qui sait — de demain? L'autre moitié a été balayée par le vent de panique qui a jeté sur les routes, au moment de l'avance alliée, plus du tiers de la population allemande. Les journaux publient encore périodiquement des listes de recherches, où les membres disparus d'une même famille continuent à s'appeler tragiquement dans le noir. Cela deux ans après la fin de la guerre ! Vraiment, il faut se rappeler que notre propre exode de 1940, filmé par les cinéastes de la Wehrmacht, a secoué de rires énormes les salles de projection d'outre-Rhin pour se défendre d'une pitié mal placée.

Car le sort de ceux qui n'ont pas pu ou pas voulu retourner dans leur province d'origine n'est guère enviable. J'ai recueilli assez de confidences, vu assez d'exemples navrants pour le savoir. Errant à la recherche d'une existence nouvelle, vivant dans les conditions les plus précaires, se heurtant souvent à l'égoïsme ou à l'incompréhension de leurs compatriotes, ces malheureux ne peuvent que sombrer dans un désespoir qui les mène au bord du nihilisme. Quelques-uns se « débrouillent », et le marché noir n'a pas alors de plus solides piliers.

Il suffit de serrer de près ce problème pour voir qu'il ne pourra recevoir qu'une solution d'ensemble. La plupart de ces déracinés appartiennent à la population urbaine. Plus de la moitié exerçaient une de ces professions pour lesquelles il n'y a guère de débouchés dans l'Allemagne actuelle : employés de bureau, comptables, représentants, ou encore — car il y a dans le nombre la même écrasante majorité de femmes — dactylographes, vendeuses ou caissières. Tout ce monde devra nécessairement changer de métier et s'orienter vers le travail manuel.

Le rêve, en ces temps de disette alimentaire, est, naturellement, un véritable retour à la terre. Il y a plus de quatre millions de candidats agriculteurs. Mais, même si tous les domaines de plus de 100 hectares étaient morcelés, même si le dernier lopin de terre était mis en culture, les derniers marais asséchés, les dernières friches supprimées, il y aurait encore quatre appelés pour un élu.

Et dire qu'il existe dans certaines parties des zones occidentales, notamment dans la Ruhr, une véritable pénurie de main-d'œuvre! En théorie, aucun Allemand de quatorze à soixante ans, aucune Allemande de quinze à cinquante ans ne devraient échapper à l'obligation d'avoir un emploi. Pour toucher les cartes d'alimentation il faut, en effet, être en possession d'un livret de travail délivré par les offices professionnels. Alors, les chômeurs volontaires se camouflent avec la complicité des employeurs, qui, trop heureux de berner l'occupant, se font un plaisir de les faire figurer sur leurs listes de présence. Ainsi, l'absentéisme a bon dos. La vérité est que l'on n'a pas réussi, dans les zones occidentales, à mettre les Allemands au travail.

— Je gagne 35 marks par semaine, m'a dit à Hanovre ce menuisier. Mon jeune frère gagne facilement le double en un seul jour par quelques menus trafics de marché noir. Et il se moque de moi...

L'exemple russe montre que seule une impitoyable réforme monétaire pourra, en revalorisant le mark, redonner quelque attrait au travail honnête.

Ce qui manque, en Allemagne occidentale surtout, c'est de la main-d'œuvre qualifiée. Pour y remédier, un plan général de réorientation de la main-d'œuvre serait nécessaire, mais pour faire dans ce domaine une œuvre valable il importerait d'abord de connaître exactement la voie dans laquelle on veut engager l'Allemagne. Or, c'est un des points sur lesquels les Alliés ne sont pas parvenus à se mettre d'accord. Le plan du niveau de l'industrie allemande publié il y a plus d'un an a été remis en cause à peine né. Tant qu'un nouveau plan n'aura pas été arrêté il n'y aura que des solutions empiriques.

Depuis octobre 1946, les autorités d'occupation possèdent en l'ordonnance n° 54 du Conseil de contrôle une arme efficace. Elle permet d'obliger au besoin n'importe quel ouvrier ou employé soit à changer d'emploi, soit à demeurer dans celui qu'il occupe. Il est vrai qu'on ne l'applique guère.

Un autre aspect du problème nous est donné par l'étude de la pyramide des âges de la main-d'œuvre. Cette pyramide a subi, du fait des pertes dues à la guerre, une déformation si extraordinaire, il s'est creusé en son centre une brèche telle que la traditionnelle figure géométrique a cessé d'être exacte. Alors que l'âge moyen de la main-d'œuvre allemande atteint quarante-cinq ans et que les quadragénaires représentent jusqu'à 60 % de l'effectif ouvrier, les toutes jeunes classes sont plus du double ou même du triple de celles allant de vingt à trente ans. Des vieillards et des enfants, voilà ce que l'on trouve surtout en Allemagne. Or, c'est précisément les jeunes gens qui répugnent le plus au travail régulier, et c'est cela qui est grave !

Il ne manquera pas de Français à l'esprit chagrin pour penser que cette démoralisation de la jeunesse n'est pas particulière à l'Allemagne et que chez nous aussi...

C'est pour eux que je rapporte le propos suivant, qui m'a été tenu par un paysan de la zone américaine d'occupation :

— Notre jeunesse est pourrie, me dit-il. J'ai eu quelques volontaires à la ferme. Ils ne pensent qu'à s'amuser, à trafiquer. Ah ! comme je regrette mes prisonniers français ! Ça, c'étaient des travailleurs ! Et habiles ! Et honnêtes !...

Si la bonne volonté suffisait pour faire marcher le monde, les Anglais n'auraient pas sur les reins la montagne de difficultés qui les accable. Ils sont vraiment pleins de *Good will*, en Allemagne aussi bien qu'en Palestine ou aux Indes.

Eux qui souffrent dans leurs îles d'une grave pénurie alimentaire n'hésitent pas à prélever sur leurs propres rations pour permettre quelques douceurs aux Allemands pauvres. A Hambourg et dans d'autres villes de la zone britannique, leurs femmes offrent gracieusement à des Allemandes bien élevées la *nice cup of tea* de l'amitié. Ils ont pris l'initiative de remettre politiquement l'Allemagne dans le circuit international en invitant à Londres le docteur Schumacher. A l'occasion de *Christmas*, enfin, ils ont réservé à leurs foyers une place aux prisonniers de guerre internés en Angleterre. Car Noël est par excellence la fête des hommes de bonne volonté...

Malgré cela, on ne peut pas dire qu'ils aient particulièrement réussi à amadouer les Allemands. Je ne rapporterai pas ici toutes les épithètes malsonnantes dont ceux-ci les gratifient libéralement. Mais je puis affirmer qu'elles sont concluantes. Et c'est dans la zone anglaise qu'a eu lieu la première grande grève

Diverses œuvres américaines et anglaises font des distributions de chocolat et de vivres à la population, qui, néanmoins, vit chichement.

accompagnée de véritables scènes d'émeutes (voir *France-Illustration* du 12 avril 1947).

Il y a une tradition anglaise de mansuétude à l'égard de l'Allemagne, qui, en dépit d'expériences malheureuses, semble capable de se renouveler indéfiniment. Peut-être cela tient-il à ce qu'elle n'a pas eu, comme nous, à souffrir de la présence physique de l'ennemi sur son sol. Les V 1 et les V 2, c'était encore la guerre, et c'était relativement propre en comparaison des S. S. ou de la Gestapo. Des confrères anglais me l'ont parfois concédé.

L'Angleterre a délibérément assumé dans l'occupation de l'Allemagne la tâche la plus lourde. Sa part est véritablement celle du lion. Elle contrôle à elle seule la moitié de la population des trois zones de l'Ouest. Les difficultés de ravitaillement et de logement auxquelles elle doit faire face sont à la même échelle. Pour nourrir ses vingt-deux millions d'Allemands elle dépense chaque année une centaine de millions de livres sterling sans parvenir à les contenter. Il est vrai qu'elle acquiert ainsi un crédit qui pèsera lourdement sur l'avenir.

Quant au logement, alors qu'en zone russe chaque Allemand dispose d'une moyenne de 14,4 mètres cubes, ce chiffre n'est plus ici que 6,2 (contre 9,4 en zone française et 7,6 en zone américaine). Encore ne s'agit-il que d'une moyenne générale. Dans certaines villes, comme Dusseldorf, elle tombe à 3,3. A peine la place d'un passage autour du lit.

Il suffit de parcourir la Ruhr pour se rendre compte de la place que tient dans leurs préoccupations ce que nos alliés britanniques appellent le *housing-problem*.

Certes, j'ai vu, en sillonnant l'Allemagne, à Cologne, Coblence, Mayence, Francfort, Stuttgart, Karlsruhe, Mannheim, Dresde, Nuremberg, etc., des destructions qui valent, par l'étendue et l'intensité, celles de la Ruhr. Mais autour de ces cités, dont j'ai volontairement limité l'énumération, il y a des campagnes ou des banlieues qui, à peu près intactes, offrent encore des possibilités d'hébergement.

La Ruhr, au contraire, n'est qu'un immense complexe industriel où les villes semblent collées les unes aux autres. Et ces villes sont toutes presque intégralement réduites à l'état de décombres. De Dusseldorf à Dortmund, de Solingen à Duisbourg, le tramway déroule interminablement devant les yeux du visiteur une succession ininterrompue de cauchemars qui est presque lassante par son uniformité.

Nulle part avec autant de raison les aviateurs alliés n'ont pu employer le procédé du tapis de bombes. On se rend compte qu'ici tout était objectif militaire. Cités ouvrières et établissements industriels sont si intimement liés, si inextricablement confondus que le bombardement des uns ne pouvait aller sans la destruction des autres. Mines et ateliers voisinent également à un point inimaginable, et j'ai même vu, à Essen, une annexe de Krupp où l'entrée de la mine se trouvait dans la cour même de l'usine. C'était extrêmement pratique, mais cela ne contribue pas aujourd'hui à simplifier la question.

On aura une idée de la gravité du problème du logement en apprenant que presque tous les habitants de la Ruhr qui ont eu la chance de conserver leur habitation sont obligés d'accepter 50 % de garnisaires. Malgré cela il reste encore beaucoup de familles entassées dans les caves des maisons effondrées. J'en ai visité quelques-unes, et il faut bien dire que ces conditions d'habitat sont on ne peut plus défavorables à la reprise d'une production normale.

Donc nos alliés n'ont pas dans leur zone une situation facile. Mais il y a des compensations ! Avec le charbon de la Ruhr, l'Angleterre détient la clé économique de l'Europe et, en particulier, de notre redressement.

Cela d'ailleurs lui crée une responsabilité morale dont on voudrait qu'elle fût toujours consciente.

La Ruhr, qu'elle tient à administrer seule puisqu'elle a toujours refusé le concours que nous lui offrions, joue dans le destin de l'Europe occidentale un rôle véritablement capital. C'est grâce à cet immense arsenal que l'Allemagne a pu forger les armes qui, par deux fois, nous menèrent au bord de l'abîme. Qu'on lui en enlève le contrôle d'une façon permanente, et elle sera bien empêchée de recommencer jamais.

Voilà l'inattaquable logique française ! Mais pour satisfaire à la fois la logique et la justice il faut que le charbon de la Ruhr qui a servi à dévaster l'Europe puisse servir maintenant à sa reconstruction — comme la lance d'Achille guérissait les plaies qu'elle avait causées... Or, le mineur de la Ruhr, qui n'a pas hésité en 1943 à répondre à l'appel de Goering et qui a, *pour la guerre*, battu tous les records de production, se montre aujourd'hui singulièrement réticent quand il s'agit de travailler *pour la paix*.

Il faut le rappeler au sentiment de ses responsabilités. Il n'était pas question de se mettre en grève quand son labeur contribuait à asservir l'Europe. Et qu'il ne plaide pas l'ignorance, lui qui avait sous ses ordres, au fond de la mine, des équipes de déportés et d'esclaves.

Le chef syndicaliste auquel je rappelais à Bochum ces rudes vérités me répondit par un bien beau slogan qu'il faudrait afficher à la porte de tous les puits de la Ruhr :

— Il faut que par sa sueur l'ouvrier allemand efface le sang qu'il a répandu sur l'Europe !

A nos alliés britanniques de veiller à ce que cela ne reste pas qu'un slogan !

Pour les Allemands, la zone américaine s'appelle le « *Schokoladenland* ». Je crois qu'il est inutile de traduire. De fait, le G. I., qui touche chaque semaine à son P. X. dix plaques de chocolat, dix paquets de cigarettes, autant de chewing-gum et des « candies » à volonté, est supérieurement armé pour la fraternisation. Il l'était aussi pour le troc jusqu'à ces jours derniers, puisqu'il pouvait se faire envoyer des Etats-Unis autant de Camel et de Lucky qu'il le désirait au prix de 1 dollar la cartouche. Avec cela il achetait littéralement tout ce qui le tentait. Mais il a singulièrement gâché les prix. Un appareil photographique Leica se négociait aux environs de 70 cartouches et une voiture automobile valait tout un bureau de tabac. C'était le règne incontesté de l'herbe à Nicot. Il fallait voir à l'arrivée des trains américains se précipiter les porteurs, et s'emparer avec une hâte fébrile de vos valises, sûrs de récolter deux ou trois *Glimmstengel*. Je crois bien que si on les avait payés en marks ils auraient crié à la tricherie. Aux arrêts, c'est une bruyante marmaille blonde qui vous assiège, offrant des pommes ou des souvenirs.

Dans la grande cité de Francfort-sur-le-Mein, les Allemands manifestent en faveur de l'unité de leur pays.

Toute l'Allemagne a baptisé les Américains *die Amis*. Et bien qu'il s'agisse simplement d'un diminutif (comme on disait « les Ricains » dans nos faubourgs) la coïncidence n'en n'est pas moins digne d'être symbolique. Surtout depuis que les anciens combattants ont été relevés par de jeunes soldats, qui, n'ayant pas été personnellement témoins des atrocités allemandes, sont tout disposés à trouver agréable cette population obséquieuse et toujours empressée. Pensons aussi à l'influence des nombreux Germano-Américains.

Il n'est pas rare de voir dans les clubs militaires de jeunes et jolies Allemandes. Elles se reconnaissent à leurs toilettes un peu trop parées, *overdressed*, dit l'expression d'outre-Atlantique. Un récent incident servira peut-être mieux à illustrer la situation. On a arrêté dans un train américain une jeune femme fort bien prise dans son uniforme de *W A C* et dont l'accent avait paru suspect. Or, l'Allemande, car c'en était une, vivait ainsi depuis dix-huit mois aux crochets de l'armée des U. S.A. Eh bien, malgré tous les M. P. je n'ai pas emprunté un seul train yankee sans reconnaître au passage au moins une de ces Gretchen un peu trop hâtivement américanisées.

Une autre spécialité américaine est de « démocratiser » la jeunesse allemande en l'initiant à la pratique du base-ball ou du *catch as catch can*.

Tout cela n'empêche pas les autorités militaires d'avoir de brusques réveils et de donner alors des coups de frein dont l'énergie déconcerte à chaque fois leurs administrés.

Politiquement, les Américains se sont montrés les meilleurs champions de la décentralisation si nécessaire de l'Allemagne. Le particularisme bavarois leur a été d'un très puissant secours. En matière économique, enfin, ils se placent à la tête des quatre zones avec 44 % de la production d'avant guerre. Ce qui n'empêche pas l'occupation de leur coûter deux cents millions de dollars par an.

Pauvreté n'est pas vice. Il arrive même qu'elle soit le meilleur des stimulants. C'est elle en tout cas qui explique l'indéniable réussite de l'occupation française en Allemagne. Le journal américain *Stars and Stripes* a pu constater que « seule des puissances occidentales la France avait réussi à faire vivre sa zone sur elle-même ». Cet heureux résultat n'a pu être obtenu que grâce à un minutieux contrôle de l'économie zonale, en vue de réaliser entre les importations et les exportations le plus rigoureux équilibre. Toutes les difficultés de ravitaillement et de logement que nous avons notées pour les zones anglo-saxonnes existent pour nous également. De plus, nous n'avons pas dans notre jeu d'atouts majeurs comme le charbon de la Ruhr ou l'industrie chimique contrôlée par les Américains.

La zone française n'est pas une entité économique. Sa forme de diabolo — cet accessoire de jeu qui fut à la mode sous Armand Fallières — est même la plus antiéconomique qui se puisse concevoir, avec son étranglement central qui complique comme à plaisir toutes les communications. Région en apparence agricole, elle ne comporte en réalité que des cultures de moyenne importance. Mais son industrialisation est plus poussée qu'il n'apparaît à première vue, puisque sur une population active de 100 habitants 39 sont employés à des tâches industrielles.

Phot. A. F. P. et N. Y. T.

(A suivre.)

LE PROBLÈME CORÉEN

Les troupes américaines et russes qui entrèrent en Corée en septembre 1945 trouvèrent un pays qui depuis quarante ans avait subi une oppression étrangère et avait été asservi économiquement par ses conquérants. Les conférences du Caire et de Potsdam décidèrent de donner, « le moment venu », à la Corée la liberté et l'indépendance. A cette dernière conférence il fut convenu que les troupes américaines et russes occuperaient le pays et que leurs zones seraient séparées par une ligne arbitraire suivant le 38e parallèle.

Cette ligne, à l'origine, n'était destinée qu'à prévenir la confusion entre les troupes d'occupation. Mais, les difficultés entre Russes et Américains augmentant, le 38e parallèle devint un mur impénétrable qui coupa le pays en deux. Au nord, les Russes possèdent la plupart des ressources minérales et de l'énergie hydroélectrique. Au sud, les Américains occupent la plus grande partie des terres cultivables.

La Conférence de Moscou, en décembre 1945, maintint cinq ans la tutelle simultanée des Etats-Unis, de l'U. R. S. S., de la Grande-Bretagne et de la Chine.

Les Coréens manifestèrent une déception profonde devant cet ajournement de leur indépendance, et ce mécontentement est à l'origine du désaccord américano-russe. En effet, au début de 1946, les Américains proposèrent que tous les partis politiques fussent consultés pour constituer un gouvernement pour l'ensemble du pays. Ce à quoi les Russes s'opposèrent, déclarant que l'on ne pouvait faire confiance aux éléments qui avaient annoncé leur intention de combattre la tutelle.

Depuis lors, les seuls échanges au travers du 38e parallèle ont surtout pris la forme de mots aigres-doux.

Les mauvaises conditions de vie provoquées par l'isolement de la zone agricole du Sud ont amené une vague de grèves, qui, dans certains districts, ont presque pris la forme d'une révolution. Les Américains ont dû proclamer la loi martiale et procéder à des arrestations massives.

Pour mettre fin à cette situation, qui risque de devenir catastrophique pour l'avenir de la Corée, une conférence américano-russe s'est réunie à Séoul le 20 mai, et les Coréens attendent ses décisions avec impatience.

Phot. U. P.

Des réfugiés coréens attendent de pouvoir passer en zone américaine.

Sur la ligne du 38e parallèle, une sentinelle américaine reçoit ses instructions (en haut). Avant de pénétrer en zone américaine, un réfugié remplit les formules (à droite).

Tout Le Havre, grand port « transatlantique », tient dans cette photographie : le paquebot géant — ici Liberté, *renflouée — la nouvelle gare maritime où, bientôt nous devons l'espérer, les touristes américains et canadiens débarqueront nombreux, les quais en eau profonde pouvant recevoir en tout temps les plus grands navires de mer. Au prix d'un effort considérable, le quai Joannès-Couvert, détruit jusque dans ses fondations, peut maintenant recevoir deux grands paquebots*

LE RÉVEIL DU HAVRE

par

H. Le Masson

L'entrée du port du Havre : on travaille au relèvement des dernières épaves : au second plan, une des dragues autonome dégage le chenal.

Le P. C. de commandement du port du Havre : les signaux et le sémaphore.

Ayant eu l'occasion, à six semaines d'intervalle, de parcourir deux fois les quais et les bassins du Havre, il nous a paru intéressant de donner une impression sur la renaissance de ce grand établissement portuaire qui est une des principales victimes de la guerre.

Rappelons tout d'abord la position du Havre dans notre équipement national. Le Havre était, en 1939, un de nos plus grands ports, un des mieux équipés aussi. La Compagnie Générale Transatlantique, le plus grand armement français, l'avait choisi comme principal port d'attache de sa flotte : elle y avait sa propre gare maritime, gare modèle construite pour la mise en service de *Normandie,* ses ateliers, ses magasins. Les cheminées rouges à bande noire de ses navires étaient toujours nombreuses dans les bassins du port et se reconnaissaient de loin. Avec elle, les Chargeurs Réunis, la Havraise Péninsulaire, Worms, plusieurs sociétés pétrolières, diverses grandes compagnies de navigation étrangères comme la Cunard, les U. S. Lines — nous ne pouvons les citer toutes — contribuaient par leur activité à la prospérité et au développement du port, qu'une administration autonome poursuivait avec activité.

Pour les Français, Le Havre était, avant tout, le grand port transatlantique de notre pays ; aujourd'hui encore, nul autre ne s'associe davantage dans notre esprit à ces paquebots géants qui nous relient aux Amériques et plus particulièrement aux Etats-Unis : hier, *Normandie,* demain, *Ile-de-France* et *Liberté,* aussitôt qu'auront été achevés leurs travaux de refonte. Le Havre était, en outre, le grand port cotonnier français, produit d'importation nord-américaine le plus souvent, et aussi un port important pour le trafic des cafés, des bois, des pétroles.

Il faut insister sur le caractère de port transatlantique qui a été et qui demeurera celui du Havre : il date de sa création, celle-ci remontant à l'année 1517. La décision d'aménager un port au Havre fut, en effet, notifiée officiellement le 7 février de cette année-là par François Ier, lorsqu'il écrivit à l'amiral de Bonnivet : « ....le lieu de Grasse a été trouvé le plus propice et aisé de lad, coste et pays de Caux à faire havre auquel les navires puissent aisément arriver et seurement séjourner... ». Marcel Hérubel, auquel on doit de si remarquables études sur les origines de nos ports, a souligné l'intérêt de cette création en indiquant que ce fut la première fois dans notre pays où l'on créa de toutes pièces un port national, un port d'Etat : le site en avait été choisi délibérément et selon un programme d'ensemble conçu pour le « bien public ». On doit reconnaître, cependant, que les premières préoccupations furent d'ordre militaire, mais le commerce s'implanta sans tarder au Havre et le sieur de Chillou, vice-amiral et capitaine de Honfleur, auquel Bonnivet avait donné sa délégation, ne craignit pas de s'y manifester dès le début comme commissionnaire en marchandises... Chillou est, sans aucun doute, un des premiers Français qui aient trafiqué régulièrement avec le Nouveau Monde, alors tout nouvellement découvert. Le Havre, on le voit, s'est affirmé, dès ses origines, comme port transatlantique.

Le 12 septembre 1944, quand la ville et le port du Havre furent libérés, l'une et l'autre n'offraient qu'un spectacle de désolation. Presque toute la ville n'était que ruines fumantes, avec 12.500 maisons détruites et 4.500 autres endommagées sur 19.000 ! et le port n'existait plus : quinze jours avaient suffi pour arriver à ce résultat tragique. Vers la mi-août 1944, en effet, les dommages subis jusque-là par ce dernier du fait de la guerre n'étaient pas d'une gravité irrémédiable.

Voici, photographié du haut de la gare maritime en achèvement, le panorama du

Un des quais reposant sur des caissons flottants encore en service et qui ont été construits par l'armée américaine.

Malgré les bombardements aériens, et en particulier ceux de juin 1944, les quais étaient pratiquement intacts, les écluses fonctionnaient, 80 % des engins de manutention étaient toujours en état de marche. L'ennemi, malheureusement, avait organisé la destruction minutieuse de ce merveilleux outil dont il savait qu'il serait un instrument indispensable pour les armées alliées. Cinq cents fourneaux de mines avaient été préparés et les Allemands, ayant interdit l'accès du port aux Français, procédèrent, du 20 août au 12 septembre, à une dévastation aussi savante que méthodique. Quelques Français héroïques cherchèrent bien à saboter les dispositions prises par l'occupant. Dans ce coin de France, aussi, des résistants ont courageusement tenté l'impossible pour empêcher l'œuvre de destruction : trois agents du port autonome qui avaient fait le sacrifice de leur vie furent fusillés, d'autres, déportés. Il est probable qu'on leur doit l'échec de plusieurs fourneaux de mines qui devaient parachever la destruction des écluses et de quelques-unes des formes de radoub.

Quoi qu'il en soit, et nous empruntons ces chiffres à une remarquable communication faite il y a quelque temps à l'Académie de marine par M. Callet, directeur du port autonome, le bilan des dévastations s'établissait, le 12 septembre, de la façon suivante : 17.500 mètres de quais détruits sur 22.000, 132 postes d'accostage inutilisables sur 140, 263 engins de levage détruits sur 264, 311.000 mètres carrés de hangars anéantis sur 360.000, le dock flottant coulé, les sept formes de radoub plus ou moins irrémédiablement endommagées, avec leurs portes détruites, leurs machineries noyées, les bajoyers effondrés. Quelques réservoirs à mazout seulement subsistaient ; les autres, ainsi que les installations de pompage, avaient été démantelés depuis longtemps, transportés en Allemagne ou détruits. Plus de 50 % des surfaces de stockage dans les magasins publics du port avaient également été anéanties ; bien entendu, les moyens de signalisation, d'éclairage et les installations d'avitaillement, sans lesquelles un grand port moderne ne peut exister, étaient réduits à néant.

Les destructions allemandes ayant visé naturellement les installations essentielles ; tous les quais de marée en ont été victimes et la destruction a été totale pour les ouvrages construits sur pieux ou sur voûtes et qui ont été ravagés dans leurs fondations (quai de Floride, môle oblique, moitié est du quai Joannès-Couvert) ; en outre, la rupture des portes des écluses extérieures avait mis en libre communication avec la mer les bassins à flot dont une partie des murs s'effondrèrent, en particulier ceux du bassin Bellot, à l'exception cependant du quai du Brésil.

Plus de trois cents épaves, enfin, reposaient dans la vase du port, où elles s'enlisaient lentement : bâtiments de commerce et de pêche, remorqueurs, chalands, navires de guerre aussi, car les Allemands ont perdu dans les bombardements de 1944 plusieurs torpilleurs et vedettes rapides basés au Havre. Quelques-unes de ces épaves avaient été coulées volontairement ; c'est ainsi qu'un dock flottant, un cargo, des chalutiers et des chalands avaient été sabordés entre les musoirs des digues pour interdire l'accès des navires dans le port.

On ne sera donc pas surpris que Le Havre ait eu le triste privilège d'être le port ayant le plus souffert sur le continent européen. On ne saurait être surpris non plus que, malgré le travail considérable déjà accompli, le port présente toujours des blessures graves non encore pansées. Avant de pouvoir reconstruire il fallait, en effet, déblayer et niveler. C'est par centaines de milliers de mètres carrés et de mètres cubes que le travail à effectuer se

marée en direction de l'entrée du port; à gauche, au second plan, le port pétrolier.

chiffrait. Or, au début, nul outillage n'existait plus et la rare main-d'œuvre disponible était privée de toute possibilité de logement au Havre ! Ce travail de déblaiement a été considéré comme pratiquement achevé à la fin de 1946 seulement ; encore, à cette date, restait-il une centaine d'épaves à dégager, tous les quais en eau profonde demeurés intacts ou rapidement réparables ayant été les premiers nettoyés.

Le port devait pourtant apporter son concours aux armées d'invasion. On y pourvut d'abord par des moyens de fortune, en utilisant notamment des quais flottants amenés par les Américains. Pendant de longs mois on vit ainsi, au Havre, comme sur les plages de débarquement du Calvados, les grands chalands alliés à porte ouvrant dans l'étrave venir s'échouer au pied du sémaphore pour dégorger leurs cargaisons et les « ducks » (canards), les camions amphibies faire la navette entre la terre et des cargos mouillés dans l'avant-port. Dans cette fonction militaire, Le Havre réussit tout de même, malgré la précarité des moyens, à remplir un rôle de premier plan, tant pour les opérations de guerre que pour le « redéploiement » des armées américaines. Le port a vu passer sur ses quais mutilés 3 millions d'hommes et 2.200.000 tonnes de marchandises. Le trafic civil put reprendre au début de 1945 ; pendant la première année le tonnage des marchandises destinées à l'économie française atteignit seulement quelque 1.500.000 tonnes, mais le trafic n'a cessé de croître depuis et la moyenne mensuelle de 1946 a été supérieure à 400.000 tonnes.

Le port est maintenant entré dans la phase de la reconstruction définitive ; il a déjà récupéré une bonne partie de ses moyens antérieurs : depuis plus d'un an, les travaux les plus urgents de remise en état des ponts et des écluses sont terminés ; plus de 150 engins de manutention, dont une bigue de 200 tonnes, les uns réparés, d'autres achetés à l'étranger, un plus grand nombre nouvellement construits, sont en service — qu'on se souvienne qu'il ne restait en septembre 1944 qu'un petit ponton-bigue de 2 tonnes... Partout, les brèches ouvertes dans les quais se comblent ; au quai Joannès-Couvert, où accostent les plus grands paquebots, deux postes sont déjà disponibles et, à hauteur de la partie non encore réparée, un appontement provisoire flottant, édifié par les Américains, permet à d'autres navires d'accoster en eau profonde. Le port peut déjà recevoir une quarantaine de bâtiments à grand tirant d'eau, dont quelques-uns à quai flottant. Grâce au montage de hangars nouveaux et à la réparation de ceux qu'il a été possible de relever le port dispose de la moitié environ de la surface couverte utilisable en 1940 ; les terre-pleins sud du bassin aux pétroles sont de nouveau en pleine activité et quatre « tankers » de plus fort tonnage peuvent y être déchargés simultanément dans des réservoirs neufs de 10.000 ou 13.000 mètres cubes reliés par pile-lines aux raffineries. Si les chaussées sont encore loin d'être parfaites et trop souvent semées de « nids de poule », on travaille à les améliorer ; partout les principales voies ferrées de desserte du port ont été rétablies et la signalisation, l'éclairage et la distribution d'eau ont aussi été partiellement remis en état.

La grande forme de radoub va bientôt recevoir le *Liberté* pour permettre d'entreprendre à bord de ce bâtiment des travaux indispensables avant qu'il rallie Saint-Nazaire, où il sera complètement remis en état. Les épaves qui encombraient cette cale sèche, une des plus grandes du monde — elle peut recevoir des bâtiments de plus de 300 mètres de longueur — ont été redressées, leurs brèches,

Les passagers venus des Etats-Unis et du Canada débarquant au Havre trouveront un train spécial à la coupée du paquebot.

La forme de radoub n° 7, une des plus grandes cales sèches qui soient au monde, et qui peut recevoir des bâtiments de plus de 300 mètres de longueur. Il reste à réparer les bajoyers.

obstruées. Le batardeau provisoire qui fermait la grande forme a été remplacé par une nouvelle porte, construite en Angleterre, remplaçant celle détruite par les Allemands et qui manqua elle aussi de disparaître tragiquement lorsqu'elle partit à la dérive au cours d'une tempête, pendant qu'on la remorquait au Havre. Le 11 mai, lorsque nous vîmes la forme n° 7, des cascades s'échappaient par les vannes entr'ouvertes et le remplissage de cette grande forme commençait. Avec sa remise en état — provisoire, car il faut encore réparer les bajoyers — Le Havre vient de retrouver une des pièces principales de son équipement.

La nouvelle gare maritime s'édifie, elle aussi, rapidement. A six semaines d'intervalle, il était facile de constater la rapidité de son montage et déjà des staffeurs s'affairaient dont les moulages commençaient à être fixés aux plafonds des premiers halls et galeries de cette nouvelle construction. L'été prochain, les touristes des Etats-Unis trouveront au Havre une gare maritime bien installée leur permettant de passer directement du paquebot dans le train spécial les attendant.

L'importance des dévastations obligeant à reconstruire plutôt qu'à réparer, les travaux se poursuivent de telle façon que le port du Havre sera très amélioré lorsqu'il sera complètement remis en état. La longueur des quais affectés au trafic et le nombre de postes accessibles aux navires de mer ne seront pas sensiblement différents de ce qu'ils étaient avant la guerre, mais il y aura, par exemple, quarante postes (au lieu de treize) offrant en tout temps plus de 9 mètres de mouillage; or, la flotte mondiale de charge est de plus en plus constituée par de grands bâtiments de 10.000 tonnes, dont le tirant d'eau excède 8 mètres. La plupart de ces postes seront équipés de cinq grues à semi-portiques de 3 tonnes. Les traverses qui coupaient par un étranglement le bassin Bellot étant supprimées, il existera dans ce bassin, en particulier, quatorze postes de 180 mètres de longueur chacun, avec une profondeur minimum de 10 mètres, ainsi équipés. A l'aplomb de chacun, un vaste hangar (140 m.×50 m.) aux larges travées bien éclairées, permettra une manutention rapide grâce à des quais de déchargement à hauteur des plates-formes de wagons et de camions, desservis par des grues routières mobiles et peu encombrantes, des chariots automobiles, des élévateurs, etc. On estime que cet équipement très moderne, déjà en cours de réalisation, permettra une réduction sensible des frais de transit, que l'on évaluait, fin 1946, à environ 250 francs par tonne.

Les installations pétrolières seront, elles, regroupées en deux centres de réception avec au total six grands postes d'accostage, les transports intérieurs étant effectués par pipelines. On sait à ce sujet que la construction d'un pipe-line entre Le Havre et Paris vient d'être décidée pour le transport de l'essence.

Il faut aussi signaler le nouvel équipement en cours d'installation pour la direction des mouvements des navires. Le P. C. en sera aménagé dans le nouveau sémaphore, d'où l'officier de service reconnaîtra par radar les navires arrivant sur rade et guidera par phonie sur ondes courtes dirigées toutes les manœuvres. Dans ce P. C., des appareils de contrôle de la position des signaux, des portes d'écluse et du passage des bâtiments aux perthuis permettront une véritable « régulation » des navires dans le port, exactement comme on le fait pour diriger la circulation des trains sur les grandes lignes de chemins de fer.

Ainsi se présente, en ce début de l'été 1947, le port du Havre, où, avec la plus grande activité compatible avec nos ressources, la renaissance d'une des pièces les plus indispensables de notre équipement national se poursuit sans désemparer. Dans sa communication à l'Académie de Marine, M. Callet attribuait l'importance des résultats à l'effort de toute la population et appréciait en ces termes les Havrais : « ... Il faut admirer leur caractère qui concilie la sagesse du terroir normand et la hardiesse du négoce maritime. Il y a dans cette ville du Havre, si cruellement éprouvée, un admirable état d'esprit, une volonté farouche de rétablissement et une infatigable ardeur au travail. » On ne peut que souscrire à cette opinion quand il a été donné de voir non seulement le port, mais aussi la ville, où, les déblaiements étant enfin terminés, on vient seulement d'ouvrir les premiers chantiers pour la reconstruction définitive de quelques-uns des quartiers d'habitation sinistrés. Il faut, en effet, souligner que la population havraise a accepté sans protestation la priorité absolue donnée aux travaux du port, sans lequel elle ne pourrait vivre, certes, mais enfin le port non plus ne vivrait pas sans la peine et l'effort quotidiens de cette population courageuse et travailleuse.

Photographies *France-Illustration* (Parnotte).

La nouvelle porte de la grande forme de radoub vient d'être mise en place.

DISLOCATION DU VIET-MINH

par notre envoyé spécial LUCIEN BODARD

MONSIEUR, m'a paradoxalement assuré cet officier français, il n'est pas de guerre au Tonkin, puisque l'armée Viet-Minh n'a d'existence que dans le bluff. Quelques chars, avec des éléments du génie pour la réparation des coupures, suffisent à l'exécution de n'importe quelle mission dans le delta : les opérations proprement dites se bornent à des accrochages, qui ouvrent ensuite le pays sur un véritable vide militaire. Il y a le mystère de la disparition de ces formations régulières à uniformes, qui défilaient autrefois avec tant de superbe dans les rues enguirlandées d'Hanoï : constituent-elles une suprême réserve, ou se sont-elles dissoutes dans l'anarchie des provinces, après réquisition par de grands personnages en quête de sécurité ? Ces mois de campagne ont ramené le pays annamite au féodalisme républicain, tout comme en cet automne 1945 où les villes échangeaient des ambassadeurs pour traiter de la paix ou de la guerre entre elles. Nos affaires se règlent simplement avec les tu-ve, ces milices assez fanatisées pour affronter la mort, sauf lorsqu'elle se présente sous la forme directe de l'assaut. En tout cas, je peux vous affirmer qu'un supplément de quelques bataillons suffirait à l'occupation immédiate de tout le delta. »

Cet officier, dans les perspectives de son rang subalterne, ne partageait pas les préoccupations du haut commandement, en lutte surtout contre la facilité ; en effet, les états-majors du Tonkin sont inspirés à rebours par l'exemple cochinchinois, et ont bâti toute une stratégie sur la peur — ou plutôt sur la prévention — de la guérilla ; le but n'est donc pas le territoire à coups de raids de blindés, mais la population au moyen d'une digestion lente. Il y eut d'abord l'époque des nécessités, comme le dégagement des principales villes, la réouverture des grands axes de communication, et aussi une certaine remise en marche de la zone industrielle qui s'étend sur la côte, du port chinisé de Haïphong aux charbonnages de la baie d'Along. Cela réalisé avec l'amplitude désirée — la désintégration de l'ennemi est effectuée dans la recherche de la totalité, par une vaste mécanique à trois dimensions, mais qui ne fonctionne que sur le temps : considération secondaire sur une accumulation à exclusivité jaune.

Le premier terme est la réduction de cette masse humaine à elle-même par l'isolement ; après la reprise de ce front de mer où les jonques de contrebande se faufilaient au milieu des îlots et des estuaires, la politique des minorités est appliquée aux peuplades primitives menacées de « tonkinisation », qui sont installées sur cette immense frontière chinoise, s'étirant indéfiniment au milieu de montagnes sauvages — dans une sorte de *no man's land* où ont toujours fonctionné l'opium et le bandit. Malgré la haine des Thai, des Tho, etc., pour le « colonialisme » d'Ho Chi Minh, il demeure encore un énorme « trou » entre les régions de Lao-kay et de Lang-son, qui sert à l'infiltration à travers la forêt vierge d'armes de provenances diverses. A l'abri de cette action excentrique, le grand effort est l'apparition soudaine, dans le double but de disloquer l'appareil vietminhien en toile d'araignée, et de travailler sur le moral des nha-qué encore

(*) Voir *France-Illustration* des 8, 29 mars, 19, 26 avril, 17, 24 mai 1947.

La ville de Nui-Deo vient d'être libérée, et déjà la population a retrouvé demeures et habitudes.

abrutis de propagande. Une colonne surgissant sur quelque objectif est comme une pierre lancée au milieu d'une fourmilière, par le déclenchement de cette terre brûlée que le Viet-Minh applique à la lettre sur les quelques kilomètres carrés du delta, tout comme s'il s'agissait des immensités russes. Malgré le rythme des coups cette tactique ne mène cependant qu'à l'ébranlement, en sorte que le grand œuvre se fait avec le troisième moyen — la comparaison.

Cela consiste simplement à créer des zones françaises en face du reste — chaque fabrication est une opération complexe, à commencer par un rapt de population au moyen de mouvements tournants sans fissure aucune ; les procédés s'apparentent un peu à la chasse avec de la surprise, du montage et un choix judicieux, l'adversaire prenant en général le soin de dégarnir par avance les régions stratégiquement favorables. Une fois que l'élément humain est assuré, commence le travail classique de la « colonisation » dans le bon sens du mot, c'est-à-dire l'injection de ces bienfaits qui assurent un standing de vie ; les rendements sont toujours considérables, à cause de la misère physiologique de ces pauvres gens, qui ont en général à peu près tout perdu. Malheureusement, ce matérialisme n'assure pas la sécurité, car le Viet-Minh ne renonce jamais à dominer là où il n'est plus ; bien que le delta tonkinois ne soit qu'une plaine céréalière selon le concept européen, où de gros villages sont des taches verdoyantes sur une campagne nue — les Français sont impuissants contre tous ces messagers nocturnes, qui répandent la menace et la persuasion auprès des habitants retombés dans la paix. Contre cette guérilla antiannamite, les procédés éprouvés ne servent à rien, pas plus que les postes, que les victimes se gardent d'alerter, que la « jaunification » — un simple gonflement des troupes avec de pauvres hères. La ressource est dans ce proverbe annamite, à la base de toute politique orientale : des ennemis peuvent seuls détruire des ennemis — en sorte que tout le système actuel aboutit à cette question : l'univers campagnard renferme-t-il sous ses résignations extérieures assez de passions pour que des gens prennent des risques, pour qu'ils fassent à leur corps défendant de la contre-guérilla ? La pratique revient à distribuer quelques fusils à ces notables, ramenés par le respect à leurs places usurpées, et à appuyer cette autodéfense par quelque gros détachement, agissant comme garnison de secours. La guerre civile au Tonkin présente les Français comme une « occasion » — non pas comme un fâcheux retour.

Ma visite à Nui-Deo, à proximité de Haïphong, m'a reposé des dévastations habituelles par un tableau de vie normale, avec des paysans courbés sur les rizières, des enfants tout nus sur de gros buffles s'ébattant dans la vase et de nobles vieillards pêchant à la ligne au milieu des lotus. « L'opération, menée à l'improviste le 8 février, m'expliqua l'officier en charge des affaires civiles, consista à boucher toutes les issues par quatre compagnies, puis à nettoyer. Il n'y eut presque pas de résistance, simplement un étrange cache-cache nocturne avec des troupeaux de paysans, harcelés par leurs chiens de garde viet-minh en une immense panique ; la peur des vengeances françaises s'étant évanouie avec le brouillard matinal, les nha-qué regagnèrent

leurs paillotes, et les notables accoururent à la soumission ; ils faisaient queue devant mon bureau de fortune ; sous la force des vieilles habitudes, beaucoup avaient apporté leurs anciens registres, pour justifier d'écritures interrompues depuis deux ans. Presque aussitôt, des coolies se mirent à remblayer spontanément les coupures qu'ils avaient pratiquées eux-mêmes quelques jours auparavant ; la réconciliation fut parachevée au cours d'une prise d'armes, que la fanfare locale tint à honorer d'une vibrante *Marseillaise*.

» Ce furent des journées de travail intense pour parer aux misères immédiates — la famine menaçait, parce que l'ennemi, qui n'a pas eu le temps de faire la « terre brûlée », avait préalablement évacué le paddy, le bétail et même les volailles, sans compter les francophiles. Toute la campagne était jonchée de mourants divers, par inanition, blessure ou maladies ignobles — le Viet-Minh ayant ignoré l'usage des médicaments pour raison d'économie — et les vivants complets ne valaient guère mieux en leurs guenilles sans pittoresque. Dans cette situation, nous avons commencé, selon la routine du sauvetage, par des distributions de riz et des soins en plein air ; notre popularité s'est affermie sur ces deux symboles du bien-être — la quinine et le vaccin ; enfin, nous avons atteint le stade des opérations compliquées, comme la vente de tissu — dix piastres le mètre au lieu de soixante, comme sous la République démocratique — et le recensement. Malheureusement, le moral a été atteint par des enlèvements. »

En dépit de cette conclusion assombrie, l'officier tint à me montrer lui-même les marques extérieures de la normalisation, comme ce marché en plein champ où les chapeaux coniques des femmes assises faisaient des effets de boucliers, comme la longue file de la piqûre — une épidémie de choléra venait d'éclater à Haïphong. Après une longue marche sur d'étroites diguettes, nous pénétrâmes dans un village par un chemin creux où des gamins s'amusaient à nous faire le salut militaire ; les adultes se bornaient à incliner gravement la tête. Je ne voyais que de la verdure — les paillotes étaient comme absorbées par les bambous ; je me retrouvais, enfin, dans une petite cour enfermée par des bâtiments en bois : pendant qu'une femme tissait imperturbablement une étoffe de soie sur un antique métier, un homme encore jeune, en dépit de son bandeau impeccablement ajusté et de sa longue robe noire, se courbait dans les rôles de la politesse : c'était un notable ; il nous conduisit silencieusement, encore à demi-plié, dans une grande salle où une collation trônait sur une table, devant le bouddha de la prospérité et des broderies à dragons ; en dépit de nos prières, il refusa obstinément de nous humilier de sa présence et resta debout à quelques mètres pendant que nous buvions du thé dans son service de luxe. Ce n'est qu'après une dégustation complète que je pus l'interroger par interprète ; cela a donné ces déclarations :

« Monsieur le capitaine avait daigné lui confier deux fusils, il se permettait humblement d'en demander encore deux autres, afin que toutes les entrées du village soient défendues — presque tous les hommes s'étaient proposés pour la lutte contre le Viet-Minh, mais il remettait de préférence les armes à ceux qui avaient des vengeances personnelles — les deux ou trois Viet-Minh du pays s'étaient enfuis en même temps que le président du comité, un individu de la dernière catégorie, pour tout dire un ancien soldat — quatre jeunes gens qui s'étaient engagés chez les tu-ve avaient rejoint hier leurs foyers : ils en avaient assez — on regrettait presque les mandarins d'autrefois, qui du moins s'enrichissaient selon les règles ; les Viet-Minh ne savaient pas qu'il faut parfois s'arrêter de rançonner — lui-même passait tout son temps à donner de l'argent aux membres du comité, pour ne pas être inscrit sur la liste des suspects : cela lui a coûté plusieurs milliers de piastres — tout le monde est ruiné, parce que le Viet-Minh a ramassé l'or et les lingots d'argent ; que faire maintenant avec les billets Ho Chi Minh qui ne valent plus rien ? — c'est la désolation : comment se nourrir en attendant la prochaine récolte ? » Là-dessus il m'entraîna jusqu'à l'autel des ancêtres, pour m'exhiber deux parchemins qu'il avait cachés au péril de sa vie : c'étaient le brevet d'un génie tout surchargé de sceaux impériaux et une attestation de concours agricole avec des allégories dans le genre III[e] République. Ses dernières paroles me surprirent beaucoup : « Je souhaite, fit-il au moment de la dernière courbette, que les Français conservent l'administration comme avant ; l'honnêteté de l'Annamite se heurte à l'étendue de sa famille. » J'ai vu d'autres notables : un seul refusa les fusils, car il avait peur pour ses deux fils emmenés comme otages.

La zone de Nui-Deo est une démonstration concluante en faveur de ce combiné d'action militaire permanente et d'administration directe provisoire, mais ce n'est encore qu'un exercice de laboratoire, inextensible à de grandes superficies ; on tente bien d'accroître l'amplitude et même l'efficacité du système par l'utilisation de conseillers annamites placés sous la direction de fonctionnaires français. Cela n'aboutit pas à une armature à la taille du pays, en sorte que la logique conduit à la recherche d'un organisme purement tonkinois — qui pourrait s'appeler comité de salut public ou de libération — pour la coopération dans la pacification, surtout dans les domaines où la qualité de Français constitue une infériorité, comme la police, la propagande et la contre-guérilla. Ce programme se heurte d'abord à une question de priorité dans le temps — les candidats ne voulant s'engager qu'après la chose faite (c'est-à-dire après la reconquête du delta) alors qu'on a besoin d'eux

Des infirmiers militaires prodiguent leurs soins à ceux qui, hier encore, avaient rêvé le massacre des Français (ci-dessus) *; tandis qu'une longue file d'Annamites se présente à la vaccination contre le choléra, qui a éclaté dans la grande cité de Haïphong* (ci-contre).

pour la chose à faire. Surtout cela requiert, non pas des hommes de paille pour des besognes fantomales, mais des nationalistes insoupçonnables pour la pureté d'intentions ; les quelques personnages assez considérables pour jeter du poids dans la mêlée sont enlisés dans des crises de conscience — pas à l'égard du Viet-Minh, mais des Français. Ils retournent sans cesse le problème : dans quelle mesure la communauté actuelle d'intérêts peut-elle se prolonger dans l'avenir ? Ils craignent un jeu de dupes, où ils seraient les dupes ; ainsi, la tactique militaire aboutit en définitive à poser dans toute son ampleur la question du statut de l'Indochine.

Un personnage éminent m'a ainsi expliqué l'atmosphère politique du Tonkin. « Il n'y a plus que des débris — je veux dire des réchappés. Tous ces restes qui s'étendent des intellectuels gauchisants aux lettrés de la vieille école — c'est-à-dire tout ce qui n'est pas Viet-Minh et même Viet-Minh pur — est maintenant gagné à une nécessité que personne ne reconnaît trop ouvertement ; cela se désigne par des euphémismes divers. En fait, l'expérience désastreuse d'Ho Chi Minh, et aussi la menace permanente de cette « catastrophe géologique » — une Chine inusable par le temps — ont convaincu les Tonkinois de la fatalité d'un appui : puisqu'il faut traiter, autant traiter avec la France, pensent-ils. Là, apparaît une certaine contradiction, car ils redoutent également la faiblesse et la force françaises, soit que les anciens protecteurs ne s'arrangent avec le Viet-Minh aux abois en quelque paix plâtrée, soit au contraire qu'ils n'abusent de leurs avantages militaires pour camoufler un régime « colonialiste ». Aussi veulent-ils, pour combattre les Viet-Minh qui se targuent du monopole du patriotisme, des conditions supérieures à celles qu'Ho Chi Minh n'atteignit jamais, comme une indépendance réelle au sein de l'Union française et l'intégrité territoriale par la réunion des trois kys; le danger leur apparaît dans la Fédération indochinoise, suspectée de recouvrir quelque formule indirecte de gouvernement général. Ce sont des hommes qui, après le stade de la passion, en sont revenus à la raison — cela se marque aussi en politique intérieure, c'est en son nom qu'ils acceptent deux institutions qui n'éveillent que leur tiédeur, comme le suffrage universel et l'empire. Quoique le vote des nha-qué soit une absurdité pour ces bourgeois, il leur est cependant impossible de regresser sur le Viet-Minh — et aucun homme n'étant de taille à se mesurer avec Ho Chi Minh en prestige, il ne reste plus qu'à lui opposer un principe, cet empire si vivant dans les cœurs campagnards. Heureusement, l'amalgame donne un régime complet, puisque la monarchie démocratique est parée à la fois pour la tradition et le progrès, qui demeurent en proportions inconnues dans un peuple sous deux années d'événements. La mise sur pied demande à la fois de l'aide et de la face, c'est-à-dire que les Français apportent le maximum de bienfaits en occupant le minimum de place ; le problème est d'établir un rapport fixe entre ces deux termes, ce qui est aisé avec de la bonne foi. Il faut que vous alliez dans les milieux intéressés pour mesurer la profondeur des sincérités. »

Dans cette exploration, j'ai d'abord découvert que les « restes » étaient essentiellement catholiques. De tous les éléments hétérogènes, l'église seule a été sauvée — le Viet-Minh ayant préféré dans ce cas l'exploitation d'un complexe à la simple persécution, fort dangereuse à l'égard d'une force groupant étroitement le dixième de la population. Une large publicité autour du slogan « se faire catholique, c'est trahir », était basée sur le contre-coup : en effet, la réfutation apparut aux fidèles dans un ralliement si enthousiaste à la révolution qu'il s'en fallut de peu que les grandes associations catholiques n'entrassent dans le front viet-minh. Contre les prêtres qui dénonçaient le « matérialisme » était employé un mélange de détente et de menace : à Noël 1945, en pleine époque de main tendue, Ho Chi Minh télégraphiait à ses agents : « Là où, sans compromettre le gouvernement, il sera possible de terroriser les catholiques par le pillage des églises, qu'on le fasse en toute sûreté de conscience. » Pour provoquer la formation d'une église nationale en rupture avec Rome le Viet-Minh organisa même une « association catholique pour le salut national » ; c'était une fausse manœuvre, car le clergé, tout en s'inclinant avec bonne grâce devant le pouvoir de fait, refusait la tentation du schisme par la bouche de M^gr^ Le Huu Tu, évêque de Phat Diem : « L'Eglise catholique a ses lois, sa discipline propres. Nous ne pouvons nous désolidariser de Rome », rappelait l'éminent prélat. Après cet échec commença le désenchantement réciproque ; et quoique certains catholiques aient persévéré dans le Viet-Minh contre vent et marée, les fidèles se rassemblèrent sous la houlette de leurs pasteurs — en particulier des trois évêques annamites — en une neutralité de plus en plus défensive : l'Eglise demeurait sur le terrain de la foi pure. Il est curieux que le Viet-Minh ne soit pas passé alors à la violence — sans doute par peur des martyrs et d'une violente cristallisation religieuse ; récemment encore, à la suite d'une échauffourée provoquée par une perquisition dans une église, le gouvernement a promis de punir ses agents « qui avaient opéré sans mandat ».

Ainsi, l'Eglise ne fait pas de politique et se garde en particulier de tout parti confessionnel ou simplement pourvu dans son étiquette du mot chrétien : c'est par pur effet mathématique — à cause de la proportion de survie — que les milieux en « devenir » soient à base de catholiques; il ne s'agit que d'individualités tout au plus, groupées en tendances correspondant en gros aux nuances des diverses missions; ces particuliers, sans rien renier de leur appartenance, s'alarment d'une prépondérance involontaire, au point de s'exclamer souvent à propos de tel personnage : « Malheureusement, encore un catholique ! » Soucieux avant tout de la qualité de leur « annamitisation », ils se placent sur un terrain plus large, dont le spiritualisme s'étend aisément à d'autres confessions et à d'autres traditions comme le boudhisme, l'institution

Là où le Viet-Minh a disparu, la vie redevient vite normale, témoin ce marché dont la clientèle est si nombreuse qu'il a débordé en plein champ.

impériale, la société héréditaire — en somme, à tout ce qui est antimatérialiste.

Le rôle d'enfant terrible est tenu par Nguyen Manh Ha, qui explique avec beaucoup d'aisance son abandon du Viet-Minh; il aboutit au syllogisme suivant : ce parti avait promis la démocratie et l'appui des Alliés; il n'a pas tenu parole, il faut donc recommencer sur les bases du Viet-Minh originaire. Son système conduisant à une solution internationale genre O. N. U. et à la République — « l'Empire serait un pis-aller », dit-il — il n'a pas grande influence. Le progressisme apparaît chez d'autres catholiques sous une forme tout à fait différente ; ce sont des représentants du commerce — on ne peut pas dire du capitalisme — annamite qui, se ralliant à la majorité pour la forme des institutions, raisonnent par ailleurs ainsi : le Viet-Minh a laissé des traces et le peuple n'entend pas retomber dans le pur patriarcat ; il faut donc le satisfaire par une grande œuvre de progrès social qui sera liée au développement économique, à la prospérité. Cela exige des choses fort rares en Orient, comme de la stabilité, du rendement, des techniciens et des capitaux bon marché — on a donc besoin de la France. Ce groupe soutient même le concept de la Fédération indochinoise — d'autant plus qu'elle permettrait l'extension pacifique du commerce et de l'activité annamites au Cambodge et au Laos; à vrai dire, ces considérations matérielles n'intéressent pas également les autres Tonkinois, en sorte que l'influence prépondérante appartient à une famille, sinon à un homme.

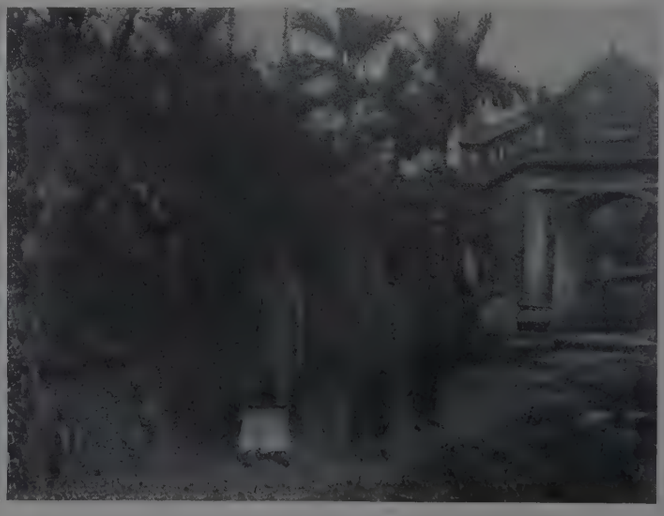
Son Excellence Ngo Dinh Diem est un personnage considérable : sa carrière a déjà connu les honneurs, car son appartenance à une grande famille de la cour d'Annam l'avait conduit en pleine jeunesse au poste de ministre de l'Intérieur de l'empereur Bao-Dai. Sa puissance, tout comme pour son ennemi Ho Chi Minh, est dans une incarnation du patriote qui a résisté à tous les régimes ; seulement, il opère dans les hautes classes. Cet homme d'ordre, et même de hiérarchie, a toujours participé aux oppositions par intransigeance doctrinale : cela commença en 1933, quand le ministre fut révoqué pour agitation contre un empereur qui se contentait trop aisément de figurer dans un décor français ; plus tard, il refusa des propositions japonaises sur le compte de la Cochinchine — déjà les trois Kys. Enfin, convié au pouvoir par Ho Chi Minh, il eut le courage de décliner et la sagesse de se cacher. Depuis lors, il entretient sa légende pour la retraite : il vit dans une clinique en pauvre homme isolé, qui a peur du monde et de ses fracas, portant simplement sur son extérieur, par le comportement et la robe, la dignité de son personnage. En fait, orgueilleux et illuminé, dans la persuasion de sa mission, il prépare sa rentrée : c'est le chef de la croisade impériale, le candidat au poste de premier ministre de Bao-Dai. De sa modeste chambre, il dirige l'amas des préparatifs : il est partout, grâce au réseau de ses frères — en particulier dans l'Eglise par son frère M^gr^ Ngo Dinh Thuc, évêque de Ving-Long — grâce aussi à l'abondance de ses agents, comme Tranh Van Ly, qui travaille l'Annam, comme Sam, qui prospecte la Cochinchine. D'ailleurs, il est si « Annamite » que sa religion n'a aucunement empêché le ramassage d'une large fraction de l'opinion modérée. Récemment, Ngo Dinh Diem s'est senti assez solide pour entamer des pourparlers avec les Français : il leur a même soumis un petit projet de belle exigence, selon le vieux principe qu'il faut demander beaucoup pour obtenir un peu.

A côté des catholiques et de leurs alliances, il n'est que des personnalités éparses, sauf en ce qu'on appelle la queue du V. N. Q. D. D. — les quelques survivants aux massacres de l'année dernière. Depuis la descente des Yunnanais au Tonkin, personne n'ose plus se réclamer de l'ancien parti prochinois : la jeune génération a fait une refonte du programme, au point de se prononcer pour l'empire et même de dénoncer le danger céleste ; cependant, un certain esprit kouomintang persiste, un « jacobinisme », qui se traduirait facilement par une assemblée dictatoriale : le danger de la République est que le Viet-Minh communisé puisse être remplacé par un Viet-Minh fascisé.

Il ne s'agit là que de perspectives d'avenir : actuellement, la situation politique du Tonkin pose le problème de la restauration — cela soulèvera les questions délicates de la personnalité de Bao-Dai et des dispositions idéologiques françaises ; ainsi les données sont apparentes, mais la solution demeure néanmoins entourée d'inconnues.

Photographies *France-Illustration.* *(A suivre.)*

Cette femme qui tisse sur un antique métier, ces notables prêts aux rites de la politesse : autant de vieilles coutumes revenues avec le calme.



RESTAURATION ET EMBELLISSEMENT DE L'ÉGLISE DE LAIGLE

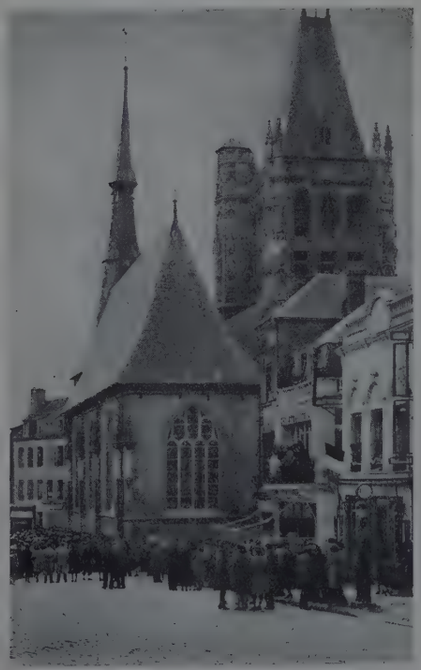
Au moment où l'on parle tant de volonté de revivre, d'efforts vers une renaissance du pays, et où, cependant, l'on se plaint des lenteurs, dans mille difficultés matérielles qu'il ne faut pas nier, de la reconstruction, il faut se réjouir de voir certaines entreprises, dues à des initiatives privées, être menées à bien sans défaillance et parvenir avec rapidité à un aboutissement qui est une réussite incontestable. Tels sont les travaux entrepris à Saint-Martin-de-Laigle, sous la conduite de l'abbé Girard, curé-doyen de cette charmante petite cité normande, et dont l'heureuse conclusion vient d'être sanctionnée par d'importantes cérémonies civiles et religieuses.

Le 7 juin 1944, le lendemain du débarquement, les Alliés, pour couper la route des renforts allemands, bombardaient Laigle. En sept minutes, sept cents bombes s'écrasaient sur la ville. D'innombrables maisons furent détruites. Un joli château de briques, attribué à Mansart, fut lourdement endommagé, et l'église Saint-Martin, précieux témoignage de plusieurs siècles d'art chrétien, fut atteinte sinon dans ses œuvres vives, au moins dans ses ouvrages les plus précieusement fragiles : ses vitraux. Or, il se trouve que l'abbé Girard s'était toujours montré fervent des doctrines esthétiques qui heureusement finiront, nous l'espérons, par s'imposer en matière de décoration d'édifices religieux et qui précisent certains devoirs du « prêtre gardien d'un patrimoine sacré », comme le dit si heureusement le Père Régamey, auteur de nombreux ouvrages sur l'aménagement et l'ornementation des églises. Ces théories intelligentes et saines, qui commencent à toucher l'esprit du clergé et qui, il faut le dire, trouvent un écho des plus favorables au sein de l'administration des Beaux-Arts, ont pour buts principaux de réintégrer le bon goût et l'expression vivante des tendances de l'art actuel les plus affirmées dans les sanctuaires trop souvent encombrés d'œuvres médiocres, pour ne pas dire plus, de pastiches et de témoignages hésitants.

L'abbé Girard, en remettant son église en état, ne se contenta pas de replacer à l'honneur deux charmants autels du XVIII[e] siècle et quelques savoureux saints de bois : il n'hésita pas à introduire dans une architecture marquée tour à tour par l'empreinte des styles les plus divers, du XII[e] au XVII[e] siècle, l'expression de l'art moderne le plus authentique. Il demanda des vitraux à Louis et Jean Barillet et à Maurice Max Ingrand, qui sont, on le sait, parmi nos meilleurs maîtres verriers, et, pour orner des consoles extérieures demeurées vides, il commanda une série de neuf statues à des sculpteurs comme Raymond Martin, Belmondo, Cornet, Yencesse et Lambert-Rucki, qui, avec des inspirations fort diverses et des factures très différentes, comptent parmi les illustrations les plus remarquées de nos Salons, jusque dans l'avant-garde la plus audacieuse. Or, tous ces artistes ont su se soumettre à une commune discipline sans rien perdre de leur originalité éprise de magnificence ou d'étonnante et simple sensibilité, et leur travail d'équipe nous offre aujourd'hui un bel exemple de diversité dans l'unité et de fusion de l'ancien et du moderne. La démonstration valait la peine d'être tentée : c'est tout à l'honneur de l'abbé Girard de l'avoir entreprise.

Ainsi, une fois de plus, la foi qui transporte les montagnes a-t-elle allégé tous les efforts, triomphé de toutes difficultés, affirmé la beauté réelle. Tout cela est assez particulièrement réconfortant pour valoir la peine d'être signalé.

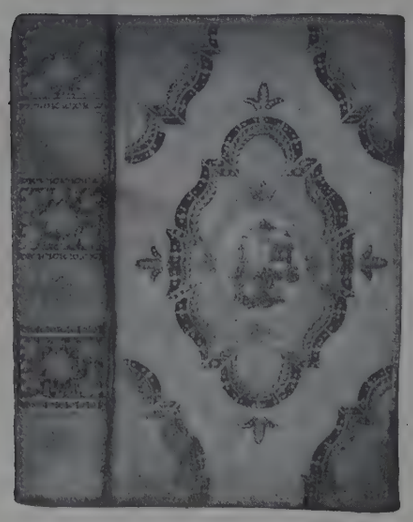
Photographies Marcel Bovis. LOUIS CHÉRONNET.



Vitrail de MAX INGRAND. « *La Crucifixion.* » A gauche : *statues de* LAMBERT-RUCKI. « *Saint Jean et saint Jacques.* » — Au milieu : *Saint-Martin de Laigle pendant la fête de l'inauguration des vitraux et des statues, le dimanche 18 mai.* — A droite : *statues de* YENCESSE. « *Saint Porcien et saint Martin.* »

A LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

DIX SIÈCLES DE RELIURE



Reliure en maroquin crème de Le Monnier. Ecoinçons et cartouche central mosaïqués de maroquin rouge, olive et citron; filets et fond pointillé or; petite fabrique de goût chinois.

Offices ou pratiques de dévotion en français..., Paris, Claude de Hansy, 1706, in-12. Bibliothèque Nationale.

La reliure est un art dont l'histoire semble d'abord facile à lire. Il n'en est point peut-être où les repères soient plus nombreux : le nom d'un copiste au dernier feuillet d'un manuscrit, la marque d'un éditeur et une date imprimées au bas d'un titre, les armes d'un possesseur frappées sur un plat de maroquin, voilà le curieux renseigné sur la provenance de tant de beaux livres. Savoir qui a exécuté les reliures qui les recouvrent est une autre affaire. La plupart de ces pièces ne sont point signées. Pour établir l'histoire de la reliure française, il faut donc la débarrasser des légendes et des réputations usurpées qui l'encombrent, avancer avec prudence du connu à l'inconnu. C'est à quoi se sont employés chez nous, depuis vingt ans surtout, quelques excellents érudits comme MM. Emile Dacier, Robert Brun et L.-M. Michon. Depuis 1929, date à laquelle furent exposées les plus belles reliures de la Bibliothèque Nationale, des résultats importants ont été acquis.

En organisant l'exposition actuelle, la Société de la reliure originale, fidèle au nom qu'elle a pris, s'est d'abord préoccupée de mettre en évidence le continuel renouvellement d'un art éminemment français, et l'on comprend qu'elle ait insisté sur la production de ces cinquante dernières années. Mais les chefs-d'œuvre anciens gardent jalousement

Plaque de reliure en émail champlevé sur cuivre. Le Christ en majesté. Art de Limoges, fin du XII^e ou début du XIII^e siècle.

Musee de Cluny. (Collection Spitzer.)

leur secret. La provenance d'un manuscrit de haute époque ne nous renseigne que très imparfaitement sur l'origine de sa reliure. C'est qu'aucune matière ne paraît trop riche aux hommes du moyen âge pour recouvrir les manuscrits qui servent à l'exercice du culte. Les plaques d'ivoire que conservent les trésors des églises sont souvent un legs de l'antiquité ; celles que l'on sculpte dans les ateliers des bords de la Moselle, les émaux champlevés de Limoges font objet de commerce dans l'Europe entière avant qu'on les sertisse de pierreries qui, dans le chœur, scintillent de tous les feux des cierges. Les manuscrits qui renferment les écrits des Pères, ceux que le clerc étudie dans sa cellule sont plus simplement, mais plus solidement reliés. Les feuilles de parchemin sont assemblées en cahiers, cousus sur de gros nerfs qui forment une forte saillie au dos du volume, serrés entre des ais de bois que maintiennent des fermoirs.

Le relieur choisit des petits fers gravés de forme rectangulaire ou ovoïde qui représentent, comme sur les chapiteaux romans, la Vierge ou le roi David, les Vieillards de l'Apocalypse, un chevalier sur une tour. Il les chauffe au feu, les pousse sur le cuir mouillé, dessinant comme la voussure d'un portail ou la rosace d'une façade. Au XIV^e et au XV^e siècle, la gravure des fers s'amenuise ; on les dispose plus volontiers de manière à former des encadrements rectangulaires emboîtés les uns dans les autres. Mais la technique reste la même, le cuir n'est encore employé que pour relier les ouvrages courants. Charles V et le duc de Berry, bibliophiles

Ci-contre : *reliure ornée d'une plaque d'ivoire messin du IX-X^e siècle représentant* la Crucifixion, les Evangélistes, l'Eglise et la Synagogue, la Terre et la Mer. *Bordure d'or au repoussé avec fleurons, émaux cloisonnés et pierreries de la fin du X^e siècle.*

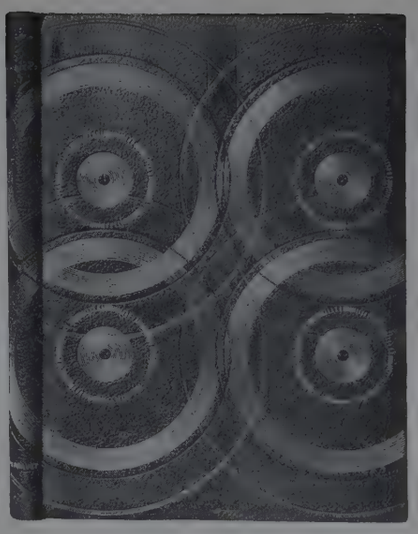
Evangéliaire de Metz. Manuscrit du début du IX^e siècle. Bibliothèque Nationale.

raffinés, font recouvrir leurs livres d'étoffes précieuses ornées de *fermails* et enrichies de pierreries.

Il était réservé à la Renaissance de découvrir la technique du cuir doré, que l'Italie tenait depuis peu de l'Orient, et d'en tirer presque d'un coup d'inégalables chefs-d'œuvre. Les premiers essais montrent côte à côte, en bandes parallèles, des fers poussés à froid, dans le goût français, et des fers dorés ou argentés gravés à l'italienne. En quelques années la nouvelle mode a conquis la Cour et les grands amateurs. Dans la « librairie » du roi à Blois ou à Fontainebleau, dans celle de Jean Grolier ou de Thomas Mahieu, les maroquins rouge, olive ou citron s'alignent maintenant sur les pupitres, montrant leurs « plats » couverts d'harmonieux entrelacs, leurs tranches dorées, ciselées de motifs à l'antique. Le matériel dont se servent les relieurs se borne d'abord à quelques fers, mais il s'enrichit bientôt de quantité de fleurons que les graveurs prennent soin d'alléger en les striant de petites raies, et les pâtes de couleurs vives posées entre les jeux de filets parallèles composent un éclatant bouquet. Une nouvelle mode, celle des « fanfares », couvrira entièrement le cuir de compartiments formés de rubans entrelacés, de petits fers, de branches de feuillages. Le XVI^e^ siècle n'aura pas seulement vu naître une technique nouvelle ; en abandonnant les fers ornés de figures humaines ou de monstres chers au moyen âge pour s'inspirer des entrelacs venus de l'Orient, il engage la reliure dans des voies nouvelles. Ce sont encore celles du XVII^e^ siècle et il faut tout le génie d'un Florimond Badier, l'équilibre et la magnificence de ces fleurons composés de fers au pointillé, la richesse de ces mosaïques pour donner un air de nouveauté aux variations qu'il compose sur le thème de la « fanfare ».

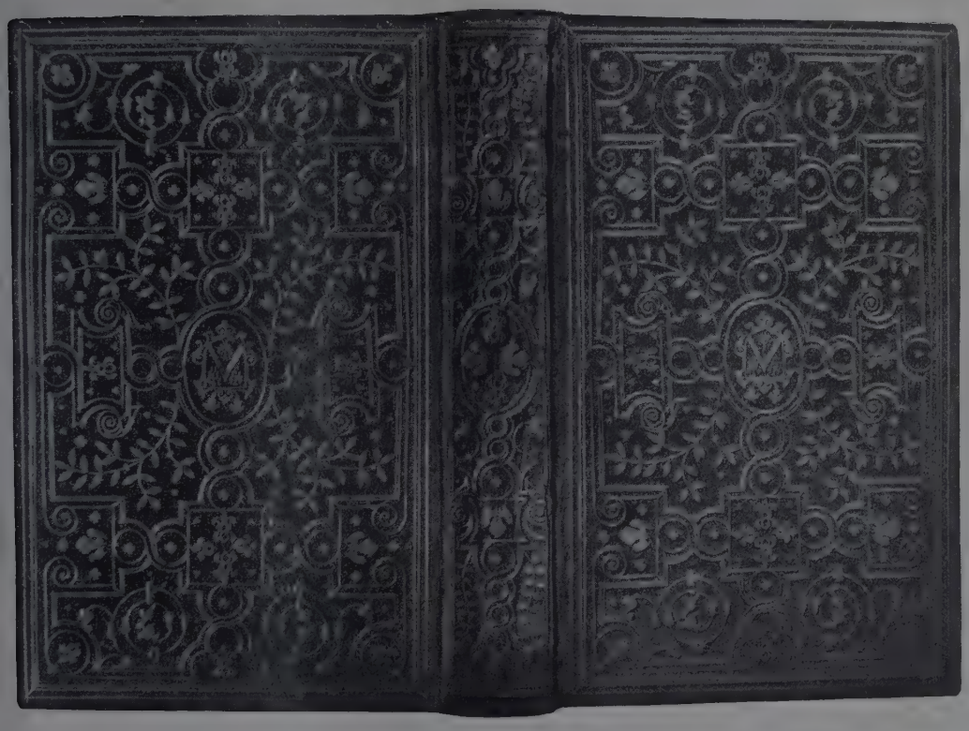
Le XVIII^e^ siècle montre un plus grand esprit d'invention et rien n'égale peut-être, en grâce et en légèreté, les dentelles composées de petits fers par Derôme, Douceur et Padeloup. Plus fameuses encore sont les mosaïques de Monnier, ces décors de fleurs, de feuillages, d'oiseaux et de chinoiseries qu'il incise avec tant d'habileté dans le maroquin crème. Rien n'est plus éloigné de l'esprit purement géométrique, qui était à la mode depuis deux cents ans. Mais que l'on y prenne garde : ce décor si profane et si amusant se trouve d'ordinaire sur des livres de dévotion. Les relieurs ne se préoccupent guère encore, sauf de rares exceptions, d'adapter au texte qu'ils habillent le décor des livres.

Ce sera la grande préoccupation des modernes. Après la réaction davidienne et le goût des guirlandes grêles et menues, après les reliures « à la cathédrale » si chères aux romantiques, ou les pastiches des reliures du XVI^e^ et du XVIII^e^ siècles qui feront fureur sous le Second Empire, le XIX^e^ siècle pratique avec frénésie l'art de la « reliure parlante », le cuir incisé et pyrogravé. On en admire davantage les effets que Marius Michel tire vers 1900 d'une impeccable technique et d'un décor géométrique et floral. Mais on apprécie davantage encore l'esprit novateur d'un Pierre Legrain, décorateur génial, qui se joue des lignes, des couleurs et des surfaces et suggère encore plus qu'il ne dit. Sans lui, assurément, la reliure d'aujourd'hui ne serait point ce qu'elle est. Si Robert Bonfils ne dédaigne point l'anecdote, il la conte en décorateur, il n'oublie pas que la reliure est une surface plane et que le livre a ses exigences. Rose Adler, si délicate et si fine, toujours amie de la nuance, se proclame disciple de Legrain. Cretté l'est aussi, qui se dit si volontiers l'élève de Marius Michel et qui montre un tel sens de l'équilibre et une telle connaissance du métier. Mais on voit bien, à regarder leurs œuvres, que la tradition de la reliure française est plus vivace que tous les enseignements. A preuve encore Anthoine-Legrain, qui a su s'évader de leçons si proches pour aboutir à de si belles réussites et qui permet tant d'espoirs, ou bien, dans des genres tout différents, les audaces d'un Paul Bonet ou d'un Creuzevault. Mais, quoi ! cette intimité qui existait dans l'atelier du moyen âge entre le peintre et le sculpteur, nos modernes relieurs l'ont retrouvée en s'inspirant pour décorer un livre non plus seulement d'un texte, mais de ses illustrations. Auprès des somptueux in-folio où Marius Michel conservait ses diplômes et Pierre Legrain ses maquettes, il paraît bien simple le portefeuille de basane où l'architecte du XIII^e^ siècle Villard de Honnecourt reliait ses feuillets d'esquisses. Mais les recherches d'un Paul Bonet, son amour des monogrammes ne seraient pas indignes de nos vieux calligraphes. Devant telle reliure de Creuzevault, sculptée comme le fût d'une colonne, on songe que les reliures romanes étaient dessinées comme les porches des cathédrales.



Pierre Legrain. — Maroquin orné de filets or formant des rosaces.

Contes de Perrault. Illustrations de Drian.
(Collection particulière.)

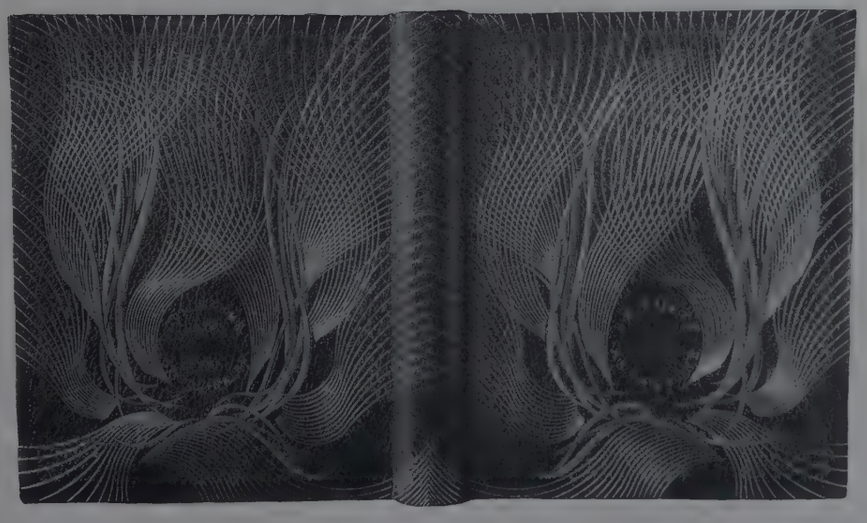


Reliure « à la Fanfare ».

Maroquin olive aux armes de J.-A. de Thou. Fer à la tête d'angelot. *Libri de re Eustica.* Paris, Robert Estienne, 1544.
Bibliothèque Nationale.

Paul Bonet. — Maroquin bleu ; « Lyres » faites d'un jeu de filets or. Sur : Guillaume Apollinaire, le Poète assassiné.

(Collection particulière.)



JACQUES GUIGNARD,
Conservateur adjoint à la Bibliothèque Nationale.

LES FÊTES DE SAINT YVES A TRÉGUIER

Le pardon de saint Yves a été célébré cette année dans la vieille cité médiévale de Tréguier avec une grande solennité, car on fêtait en même temps le sixième centenaire de la canonisation du saint, qui est le patron des avocats. M. P.-H. Teitgen, vice-président du Conseil, M. Schaus, ministre des Affaires économiques du Luxembourg, et M^gr^ Roncalli, nonce apostolique, honoraient la cérémonie de leur présence et étaient entourés de nombreux prélats et de plus de cinq cents avocats français, américains, belges, britanniques, hollandais et luxembourgeois. C'est devant une foule de 40.000 personnes qu'a défilé la procession traditionnelle de la châsse contenant les ossements de saint Yves, entourée par le clergé et suivie par les personnalités officielles, les avocats, les délégations des Scouts de France et d'innombrables Bretonnes en coiffe du pays. Phot. I. N. P.

LES LIVRES

par ANDRÉ ROUSSEAUX

POÈMES EN PROSE

De même que M. Jourdain faisait de la prose sans le savoir, on a vu paraître, de plus en plus nombreux depuis quelque cent ans, des prosateurs qui font de la poésie sans pouvoir s'en empêcher. Ainsi pourrait s'énoncer vulgairement l'avènement du genre hybride, qui s'appelle poème en prose, et dont les premiers chefs-d'œuvre dans notre littérature passent pour être *Gaspard de la nuit,* d'Aloysius Bertrand, et *le Spleen de Paris,* de Baudelaire.

A vrai dire, la prose poétique est beaucoup plus ancienne. Peut-être a-t-elle fleuri parmi les premières pousses du langage français ? M. Maurice Chapelan, en tête de l'ouvrage dont nous allons parler dans un instant, croit en reconnaître le charme pour la première fois dans le célèbre *Plutarque* d'Amyot. Par la suite, le lyrisme n'est absent ni, sous la forme suave, de la prose de saint François de Sales ni, en traits de feu, de celle de Pascal. On sait qu'il coule à pleins bords dans le flot oratoire de Bossuet. On sait aussi que Fénelon avec le *Télémaque* (devenu si ennuyeux) ose délibérément, pour la première fois, construire tout un ouvrage en prose dans un langage musical qui exerce le pouvoir de la poésie. Mais on n'en finirait pas de recenser les maîtres de la prose poétique. Tout le monde connaît les plus grands : Jean-Jacques Rousseau et ses *Rêveries,* Chateaubriand avec une grande part de son œuvre. Nous sommes ainsi ramenés au début du XIXe siècle, où le poème en prose devait prendre une forme plus cristallisée.

C'est à ce point de départ que M. Maurice Chapelan s'est placé pour constituer une *Anthologie du poème en prose* (Julliard), qui est la première de son espèce. Il faut le remarquer, en effet : après qu'on a, mille fois peut-être, fait des florilèges de la poésie française, on ne s'était pas encore avisé de dresser un recueil analogue des poèmes en prose. C'est une indication de plus que le genre est relativement nouveau et ressortit quelque peu — c'est visible dans le livre de M. Maurice Chapelan — à la littérature d'avant-garde.

Mais qu'est-ce donc qui détermine la création du genre ? A quel moment, et à quelle condition, le poème en prose se forme-t-il en se distinguant du courant de la prose poétique dont il est issu ? On pourrait sans doute énoncer que la prose poétique, si baignée de poésie soit-elle, reste d'abord de la prose; en ce sens que sa fonction première demeure de dire ce qu'elle a à dire, d'exprimer une pensée, un discours, un récit, voire un sentiment par les moyens explicites qu'une intelligence prend pour communiquer avec une autre. Si la poésie, au contraire, l'emporte, elle ne songe plus guère qu'à exercer son pouvoir de suggestion par incantation. Les mots qu'elle émet comptent moins par leur sens que par leur musique, ou, plutôt, c'est leur musique qui donne à leur sens toute sa valeur. L'auteur d'un poème en prose est tout occupé de cette opération de magie verbale. Si l'on veut user d'une comparaison, on pourra dire que la prose lyrique est comme un fleuve qui coule en reflétant le ciel dans ses eaux : la lumière du ciel y brille en mille reflets, mais la prose suit son cours et sa direction. Quand le texte, au contraire, devient poème en prose il est comparable à un étang dont l'art de l'homme a aménagé la surface et les contours pour que s'exerce au mieux sa fonction de miroir d'une autre lumière. La prose n'est plus ce flot qui court à son accomplissement. L'artiste en limite et en sertit un fragment pour lui donner autant d'intensité poétique qu'il est possible.

C'est une distinction de cette sorte qui, je pense, a guidé le choix de M. Maurice Chapelan. Il n'a recueilli que des poèmes en prose proprement dits, en laissant à l'écart les splendeurs que charrie le courant de la prose lyrique. Car ce courant ne s'est pas tari après que Baudelaire, Rimbaud et bien d'autres ont conduit l'art du poème en prose à sa perfection. Ce courant passe de Chateaubriand à Michelet, puis à Barrès, auxquels M. Chapelan ne fait point accueil. En revanche, notre anthologiste insère la *Prière sur l'Acropole,* qui me semble être devenue un morceau de littérature parfaitement insupportable. Le poème en prose, de ce côté-là, montrerait peut-être ce qu'il risque d'avoir d'artificieux et de décadent.

M. Maurice Chapelan, d'ailleurs, nous en avertit lui-même en nous présentant son volume. Ne faut-il pas se demander, dit-il, si la poésie en prose n'est pas un art de basse époque ? Il nous rappelle, à ce sujet, une prédiction de Nodier : « Quand un écrivain dont vous estimerez le talent vous dira des choses que vous n'entendrez plus sans peine, quand il ne pourra plus être remarquable par la pensée qu'en tourmentant l'expression, quand il sera obligé d'être original pour se faire lire, et d'être bizarre pour paraître original, concluez hardiment que la langue et la littérature touchent à leur fin. » Si ce prophète a dit vrai, nous ne lirons pas sans quelque inquiétude certains textes de Tristan Tzara ou d'Henri Michaux. Et nous n'hésiterons guère à ratifier cette conclusion de M. Maurice Chapelan : « Osons dire que nous souhaitons que le poème en vers ne tarde pas de reconquérir le terrain perdu (...) La poésie, prise dans sa forme et son efficace les plus hautes, ne saurait naître que d'une combinaison du langage où le sens, l'image et l'harmonie trouvent le point exquis de leur équilibre. C'est seulement à ce prix qu'elle émeut dans l'homme, tout l'homme : le raisonnable, le sensible et l'imaginative. A tel signe, il est vrai, on connaîtra que des temps meilleurs sont venus. »

Si les poèmes en prose, donc, jalonnent le chemin d'une décadence, consolons nous que ce soit parfois avec un éclat incomparable. Le meilleur de la poésie de Rimbaud est assurément dans ses deux grands livres de prose : *les Illuminations* et la *Saison en Enfer.* Et la prosopopée au vieil océan de Lautréamont est, sûrement aussi, une des plus belles pages de toute la littérature française. Quelle langue, quelle force ! Et comme on voudrait qu'un tel morceau fît partie des textes qu'on enseigne aux jeunes gens ! Il le mériterait cent fois mieux que le paganisme de pain bénit dont l'onctueux Renan fait offrande à Pallas Athéné.

Autour de ces sommets, il faut convenir que les poèmes en prose souffrent souvent de leur situation bâtarde entre prose et poésie. Le premier, Evariste Parny, dans ses « Chansons madécasses » atteint cette sorte de maîtrise d'un genre mineur, malgré tout, où excelleront, chacun à sa manière, un Laforgue ou un Jules Renard, un Toulet ou un Pierre Louys. Mais les fragments qu'on nous donne à goûter d'*Aurelia* sont trop peu : Gérard de Nerval n'est pas l'auteur de quelques poèmes en prose, c'est toute son œuvre qui ruisselle de poésie. Chez d'autres, il arrive que le poème en prose ne révèle qu'un petit côté de l'œuvre. Pour Gide, par exemple, les artifices déjà désuets des *Nourritures terrestres* restent en deçà de la prose magistrale qui s'affirmera par la suite chez Proust, les plus jolies pages des *Plaisirs et des Jours* n'atteignent pas la puissance poétique des épisodes célèbres du *Temps perdu.* Pour Alain Fournier, quel poème en prose, si achevé soit-il, se laisse comparer au chef-d'œuvre de prose poétique qu'est *le Grand Meaulnes ?* Je ne crois même pas que chez Claudel même les proses de *Connaissances de l'Est* puissent être mises sur le plan de la poésie dramatique et lyrique qui naîtra de la même source. Il semble que, le plus souvent, les poèmes en prose représentent quelque chose d'à côté par rapport à des œuvres plus grandes.

M. Maurice Chapelan fait une autre remarque. C'est que la poésie en prose est un art de crise; elle éclot dans une humanité secouée par un drame et jetée dans l'angoisse. On la voit fleurir chez les romantiques après la tourmente révolutionnaire et impériale, chez les symbolistes après la guerre de 1870, chez les surréalistes après 1918. Deux de ses chefs-d'œuvre encadrent l' « année terrible » : *les Chants de Maldoror,* écrits en 1865, *les Illuminations,* en 1873. Un des hommes dont le génie s'est particulièrement accordé à cet art subtil, Baudelaire, avait annoncé : « Le monde va finir. » Est-ce en réplique à cette prophétie que M. Maurice Chapelan offre la première anthologie du poème en prose aux contemporains de l'ère atomique ? Souhaitons avec lui que les inquiétants prestiges de la poésie en prose cèdent un jour prochain aux harmonies rassurantes de la poésie en vers. Et que l'ordre du lyrisme témoigne à nouveau de l'ordre du monde.

LE THÉATRE

par YVES GANDON

LES MASCARILLES
L'AMOUR VIENT EN JOUANT

Le concours des jeunes compagnies se poursuit avec des fortunes diverses. Après quatre spectacles, il apparaît que le comité qui préside à cette intéressante initiative a peut-être montré une trop grande ouverture d'accueil, car, enfin, il y a des limites à l'erreur, et un minimum de capacité ne devrait-il pas être exigé des candidats aux ivresses du plateau ?

Je m'empresse d'ajouter que cette observation ne s'applique nullement à la Compagnie des Mascarilles, formée de jeunes et d'anciens élèves du lycée Condorcet. Les vingt à trente garçons qu'y a réunis M. Jean Catel sont évidemment animés de l'amour le plus désintéressé du théâtre. Ayant choisi de représenter une adaptation des *Sept contre Thèbes,* ils l'ont fait avec une ferveur, une flamme, une gentillesse qui, par moment, et en dépit de l'insuffisance des moyens matériels, ont montré que la foi suffit à triompher de bien des obstacles.

Il y aurait à redire sur leur adaptation. *Les Sept contre Thèbes* constituent, presque du commencement à la fin, une puissante incantation, où le génie lyrique d'Eschyle s'est déployé dans toute son ampleur. La valeur proprement poétique et émotionnelle du texte est éminente. Non seulement le caractère d'Etéocle, roi de Thèbes, prêt à tous les sacrifices pour la défense de sa patrie menacée, est un des plus nobles du théâtre grec, non seulement la double mort des frères ennemis, figurant le suprême triomphe de l'obscure *anannkê,* se présente comme l'inévitable couronnement d'une trilogie tragique élevée à une valeur de symbole, mais la pureté des voix affrontées (je pense, notamment, au dialogue du chœur devant les cadavres d'Etéocle et de Polynice), le naturel sublime des invocations aux dieux et, d'une façon générale, la clarté déchirante d'un propos qui, par la simplicité, atteint les cimes, exigent de l'adapta-

teur une discrétion, un effacement extrêmes. Or, M. Jean Catel n'a pas craint de prendre avec l'original des libertés qui, si elles resserrent l'action et respectent sa ligne générale, sacrifient trop de ses richesses. Son adaptation rappelle Eschyle ; elle ne restitue qu'une faible partie de son lyrisme grandiose. Elle ramène à nos proportions un héros que le grand Athénien avait stylisé sans le déshumaniser.

La réalisation, elle aussi, surtout dans l'utilisation du chœur, appelle certaines réserves. Il est entendu qu'une troupe d'aujourd'hui, même disposant de toutes les ressources de la technique, ne saurait nous donner qu'une interprétation approximative de la tragédie grecque. Les Athéniens du Vᵉ siècle jouaient avec le masque et le cothurne. Les récitatifs des chœurs étaient chantés et accompagnés de danses. Il est impossible de nous faire une idée précise de ce que pouvait donner, dans ces conditions, une tragédie comme *les Sept contre Thèbes*. Nous pouvons admettre cependant que la stylisation impliquée par le texte était renforcée par un certain hiératisme. On ne retrouve pas cette qualité essentielle dans le spectacle des Mascarilles. Les récitatifs du chœur, proférés simultanément par une quinzaine de personnages, prennent, surtout au premier tableau, un accent scolaire un peu gênant. N'eût-il pas été préférable de faire prononcer les paroles du chœur par un seul acteur à la fois, le rôle de ses camarades se limitant à une mimique appropriée ?

Les second et troisième tableaux, d'ailleurs moins statiques, ont été joués par nos jeunes lycéens dans un bien meilleur mouvement. La mise en scène de « la tente du chef » est d'une intelligence à laquelle on se plaît à rendre hommage. Au troisième tableau, le plus significatif, la danse funèbre de six jeunes hoplites, réglée sans défaut sur une pertinente musique de M. Jean Auger, a soulevé de légitimes applaudissements.

On ne peut parler qu'avec sympathie de l'interprétation dans son ensemble, étant entendu que l'inexpérience n'est pas une vertu, mais que la sincérité peut souvent faire passer sur la maladresse.

Du théâtre Charles-de-Rochefort, où se donnent les spectacles des Jeunes Compagnies, au théâtre Edouard-VII, où triomphe *l'Amour vient en jouant*, de M. Jean-Bernard Luc, il y a toute la distance qui sépare Eschyle d'une comédie de boulevard. Ce n'est pas que je tienne les auteurs du boulevard pour nécessairement frivoles, voire inutiles. Quand l'arbitraire des situations se fait excuser par une certaine fantaisie joyeuse où l'esprit ne perd pas ses droits, je suis même tout à fait disposé à reconnaître leur mérite.

Ceci dit, je conviendrai de bonne grâce que *l'Amour vient en jouant* est une comédie de boulevard de la veine la plus acceptable. Elle nous transporte dans un monde qui ne ressemble que d'assez loin au nôtre, mais où nous sommes tout heureux d'abandonner pour un instant nos soucis. La belle Clara de Montussan, veuve depuis cinq ans, et douée d'un tempérament excessif, a rabattu sans appel, d'une gifle bien appliquée, les prétentions de trente-huit soupirants successifs. Deux aimables gaillards font le pari d'enlever la place. Le premier échoue pour avoir employé des moyens trop classiques. Le second, incapable de mentir, avoue tout de suite le complot, et les ressources de sa brillante imagination amèneront à composition l'intraitable beauté. Je me tairai sur les étapes de son entreprise donjuanesque, et vous révélerai seulement que tout se termine au mieux. M. Jean-Bernard Luc ne manque ni d'esprit ni de tour de main. Il ne s'abuse évidemment pas sur la portée de ses trouvailles, mais il n'est jamais vulgaire. Il va sans dire — et j'aurais peut-être dû commencer par là — qu'il est servi par une interprétation de premier ordre. Danielle Darrieux, aussi ravissante que jamais, a trouvé dans le personnage de Clara de Montussan un rôle à sa mesure. Ses moues, ses colères, ses alanguissements, sa vivacité naturelle font merveille tout au long de la pièce. A ses côtés, Claude Dauphin reste le grand acteur de composition dont la spontanéité contrôlée n'est jamais prise en défaut. Mmes Jeannette Batti, Lily Monnet, MM. Pierre Louis, Roger Saget, d'un très bon comique dans un personnage de valet d'une grande surface portante, si j'ose dire, et le reste de la troupe, épaulent les deux protagonistes de la meilleure humeur du monde.

LE CINÉMA

par DENIS MARION

LES TUEURS
SOUS LE REGARD DES ÉTOILES

UNE des premières nouvelles d'Ernest Hemingway a donné au film son titre et son point de départ. Elle est dans la meilleure manière de l'auteur qui, à ses débuts, a déclaré lui-même qu'il cherchait expressément les situations violentes, ne faisant jouer que les réflexes physiques. Dans un bistro d'une petite ville des États-Unis, deux étrangers arrivent, ligotent le cuisinier et le seul client et attendent avec le patron l'arrivée d'un consommateur qu'ils doivent assassiner. Par hasard, la victime ne vient pas et les deux hommes s'en vont sans qu'on sache la raison de leur venue ni le mobile du meurtre qu'ils se proposaient de commettre. La première séquence du film rend à merveille cette tension dramatique et cette atmosphère de faits divers. Restait à trouver une intrigue pour remplir les 2.500 mètres qui allaient suivre. Le scénariste a obéi à la logique de son point de départ en imaginant d'abord que les tueurs finissent par abattre leur proie et ensuite qu'une question d'argent se révèle assez impérieuse pour amener un inspecteur d'assurances à faire patiemment la longue enquête qui permettra d'identifier la victime et de découvrir l'assassin. Le film procède par plusieurs retours en arrière habilement amenés avec une technique impeccable. Par malheur, le contenu est beaucoup moins satisfaisant et d'une incrédibilité totale. Voici, en effet, comment peut se résumer l'histoire : cinq gangsters s'associent pour voler la caisse d'une usine un jour de paie. Leur coup réussi, le chef désire s'approprier la totalité du butin et imagine le stratagème suivant : sa femme est aimée par un de ses complices. De connivence avec elle, il fait croire à celui-ci que les autres méditent de lui voler sa part. Furieux, le complice en question s'empare de tout le magot et se sauve avec la femme. Celle-ci remet la main sur l'argent et retourne rejoindre son mari. Cette astuce machiavélique se comprendrait de la part d'un escroc supérieur, mais elle ne correspond pas du tout à la mentalité de la brute épaisse qui est représentée dans le film.

A cela près, la bande se laisse voir sans ennui, grâce à une excellente mise en scène du spécialiste qu'est Robert Siodmak, dont le clou est à coup sûr l'attaque à main armée, étonnante d'authenticité. L'interprétation, qui ne contient pas de nom célèbre en Europe, est excellente avec Edmond O' Brien, Burt Lancaster et Ava Gardner.

Les films anglais moyens se recommandent par l'évocation précise et réaliste d'un milieu social et souffrent de l'absence d'un véritable intérêt dramatique. *Sous le regard des étoiles*, adapté du roman de A.-J. Cronin par Carol Reed, qui doit remonter à plusieurs années déjà,

UNE SCÈNE DRAMATIQUE DE « SOUS LE REGARD DES ÉTOILES » : LES FEMMES DES MINEURS INTERROGENT L'ÉQUIPE DE SAUVETAGE.

porte à l'extrême cette qualité et ce défaut. On n'a jamais vu, même dans des films artistiquement plus réussis comme *la Tragédie de la mine*, de G. W. Poost, ou *Qu'elle était verte ma vallée*, de John Ford, une description aussi juste d'une cité ouvrière dans un pays de mines. Les extérieurs sont, d'ailleurs, pour la plupart, tournés sur place et le réalisateur a tiré tout le parti possible du cadre sordide de ces longues ruelles en ligne droite passant entre des maisonnettes identiques, aussi incrustées de poussière que les rides des mineurs. La scène classique de l'accident dans les galeries, de la foule des femmes et des enfants attendant anxieusement le résultat des opérations de sauvetage est traitée, elle aussi, avec une grande sincérité, quoique sans brio. Et l'inondation qui envahit un boyau fournit quelques scènes particulièrement saisissantes.

Tout se gâte quand on en vient à la vie individuelle des protagonistes, bien que celle-ci soit traitée sans recours aux poncifs traditionnels par un homme qui connaît ce dont il parle : A.-J. Cronin a été en effet pendant plusieurs années médecin des assurances sociales dans un village de mineurs. Pourtant, il est difficile d'être ému par l'histoire de ce fils d'ouvrier, intellectuellement doué, qui quitte la mine pour entrer à l'université, revient à la suite d'un mariage malheureux comme instituteur dans son village natal et essaie de son mieux de défendre les intérêts des travailleurs contre l'égoïsme patronal. Mais la vérité est une chose et l'émotion en est une autre. Sans doute, ne sommes-nous pas satisfaits quand celle-ci nous est procurée par des poncifs et des ficelles dont nous connaissons toute la fausseté. Il faut qu'intervienne la magie du talent du narrateur qui nous permet de nous identifier, ne fût-ce qu'une minute, avec la passion qui anime ses créatures. Ce miracle ne s'opère pas dans *Sous le regard des étoiles*, du moins dans le film, car il pourrait en être autrement pour le roman. C'est dommage, car le sujet en valait la peine. Néanmoins, le film possède assez de solides qualités, à défaut d'une valeur de divertissement, pour mériter d'être vu.

PETITES CHRONIQUES

ESTAMPES SENSATIONNELLES

En parlant des gravures anciennes de France, il y a quelques semaines, nous notions qu'elles n'avaient jamais dépassé 125.500 francs, avec *l'Indiscrétion* de Janinet, d'après Lavreince, qui fut vendue en mars 1943 à l'Hôtel Drouot. Ce record vient d'être battu dans une vente de Me D.-H. Baudoin et de M. Maurice Rousseau, qui ont obtenu 142.000 francs, soit plus de 172.000 francs avec les frais, pour la même estampe.

Il y a une hausse sensible, car toutes les deux se présentaient exactement dans les mêmes conditions : en deuxième état sur trois *avant le titre*. La première ajoutait à cette rareté l'excellente référence de la collection Goncourt.

Il y a mieux. *La Promenade publique,*

L'Indiscrétion, *gravure de Janinet, d'après Lavreince,* avant le titre, *adjugée 142.000 francs par Me D.-H. Baudoin; expert : M. Maurice Rousseau.*

qui est la plus célèbre et la plus répandue des estampes de Debucourt, vient d'être payée 261.000 francs. C'était également une épreuve du deuxième état sur trois *avant le titre,* ce qui explique ce prix inattendu, car, en tirage d'époque, mais avec le titre, elle avait fait au plus 12.000 francs... On avait pu l'acquérir entre 295 et 1.787 francs à la fin du siècle dernier, tandis qu'à la même époque *l'Indiscrétion* valait 130 à 2.000 francs.

Il faut préciser que les estampes avant le titre sont extrêmement rares et, en général, n'ont pas été mises dans le commerce.

Les prix qui viennent d'être réalisés par deux pendants d'après Antoine Borel, qui est un contemporain de Debucourt et de Lavreince, étant né en 1743, ont encore davantage étonné les spécialistes : car celles-ci étaient avec leurs titres : 133.000 francs pour *la Bascule* et *le Charlatan,* pittoresque évocation de la vie de la rue du XVIIIe siècle, et 166.000 francs pour *les Dons imprudents* et *le Retour à la vertu,* deux scènes galantes comme on en rencontre si souvent dans les estampes d'alors.

En avril 1886, à la vente Richard Lion, les deux dessins originaux à l'aquarelle gouachée signés de Borel, qui avaient servi à la gravure de *la Bascule* et du *Charlatan,* avaient été adjugés 3.350. francs.

A. F.

TRENTE ANS DE MÉDAILLES FRANÇAISES

Nous nous excusons auprès de nos lecteurs de la confusion qui aurait pu naître dans leur esprit en voyant la date accolée au titre de la gravure. En fait, il s'agissait de la date de naissance du graveur.

BIBLIOGRAPHIE

Histoire

Dans quel esprit vécut *New York* (Hachette) à la veille de la guerre et pendant la tourmente ? Pour le savoir, il n'est qu'à lire l'intéressant ouvrage de Pierre de Lanux, membre de la délégation française à la Conférence de San Francisco. Lorsqu'elle eut « discuté, pesé, réfléchi, l'Amérique s'engagea dans sa tâche comme dans un travail à terminer », et elle participa à la vie tourmentée du monde « par cette communion impondérable qui relie le spectateur à l'action ». Nous devons être reconnaissants aux Américains de ce qu'ils ont fait et de ce qu'ils font encore pour nous.

De tous les pays en guerre, il en est un qui eut beaucoup à souffrir, mais qui sut montrer une âme généreuse, nous avons nommé la Belgique. Marcel Thiry, dans *la Belgique pendant la guerre* (Hachette), a su tracer un vivant tableau de l'invasion et de l'occupation dans les provinces flamandes et wallonnes; il nous a dépeint aussi la Belgique qui se battit avec un admirable courage et celle qui vécut réfugiée en France, résignée et manquant de tout. Ces simples notes restituent, mieux qu'un gros ouvrage, l'atmosphère d'une époque.

Sous le titre poétique : *l'Amour et l'amitié chez les saints* (Bonne-Presse), Marguerite Savigny-Vesco nous livre une quarantaine de biographies choisies parmi les plus caractéristiques dans la multitude des époux et des amis auréolés par l'Eglise. C'est aussi un livre à la gloire de la France héroïque et chrétienne.

H. DE M.

COURRIER MUSICAL

La saison musicale de juin s'annonce des plus brillantes. Au théâtre des Champs-Elysées, l'Opéra italien déroule ses fastes, du 27 mai au 8 juin; Lily Pons chante, le 30 mai, sous la direction d'orchestre de Kostelanetz; Robert et Gaby Casadesus donneront un récital à deux pianos, le 3 juin; au palais de Chaillot, Enesco et Menuhin joueront, le 16 juin; la Ville de Paris patronnera les concerts donnés les 5, 8, 11 et 17 juin par nos quatre grandes associations symphoniques, et Stokowski dirigera, le 26 juin, la Société des concerts du Conservatoire. Mais Paris n'est pas seul à nous promettre des festivités musicales : Strasbourg organise, du 8 au 16 juin, la semaine J. S. Bach avec Enesco, Menuhin, Edwin Fischer, Munch et Klemperer; et Versailles, les 1er, 15 et 22 juin, ouvrira les portes de Trianon, de l'Orangerie et de la Chapelle Royale pour des œuvres de Rameau et de Couperin. Enfin, la société d' « Amateurs des arts » de Compiègne nous prie de rappeler que les candidats aux concours de composition et de virtuosité (150.000 et 75.000 francs de prix) devront se faire inscrire, avant le 14 juin, au Conservatoire de Paris.

L. MAURICE-AMOUR.

LE CERCLE DE L'ÉTRIER

Ce cercle, qui fête cette année son cinquantenaire par de brillantes manifestations équestres, vient de publier une agréable plaquette.

Edité et présenté sous la direction d'Henry-Martial Merlin, cet ouvrage, tiré sur vélin d'Arches, copieusement illustré de gravures de la collection privée du comte de Cossé-Brissac, intéressera certainement tous ceux qui n'ont pas perdu le goût du faste, de l'élégance, de la grandeur, et pour qui le cheval reste toujours la plus noble conquête de l'homme, ainsi que tous les bibliophiles.

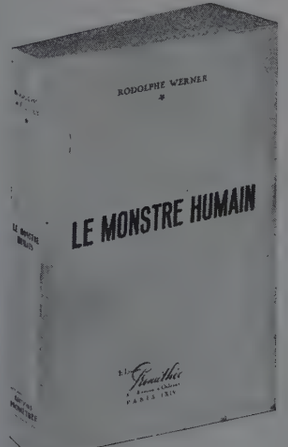
On peut le trouver au secrétariat du cercle de l'Etrier, terrain de l'Etrier, Bois de Boulogne, et chez Henry.-M. Merlin, 83, avenue de la Grande-Armée, Paris (XVIe).

LE VIEUX VILLAGE...

A André Gide

Le vieux village était rempli de roses
et je marchais dans la grande chaleur
et puis ensuite dans la grande froideur
de vieux chemins où les feuilles s'endorment.

. . . le livre que vous devez lire !



ÉDITIONS " PROMÉTHÉE "
5, rue des Moulins - PARIS-Ier

Une des soixante-douze lithographies originales composées par Robert Lotiron pour illustrer De l'Angélus de l'aube à l'Angélus du soir, *de Francis Jammes.*
Cet ouvrage est exposé, du 30 mai au 7 juin, chez l'éditeur Sautier, 12, rue des Saints-Pères.

Mme SAINT-RENÉ-TAILLANDIER
CE MONDE DISPARU
SOUVENIRS
★
Syrie, Palestine, Liban, Maroc
In-8° (14×20) 135 fr.
PLON

GALERIE
"COULEUR DU TEMPS", 9, rue Arsène-Houssaye,
MARQUET, GERNEZ, LAPRADE, CERIA, H. de WAROQUIER, WLERICK.

LES VENTES

HOTEL DROUOT
Collection de M. Henri André
ARMES ET ARMURES
DES XVe, XVIe, XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES
Vente après décès, les lundi 9 et mardi 10 Juin, Hôtel Drouot, salle 11 (Exposition samedi 7 Juin).
Me Etienne ADER, assisté de MM Pierre FOURY et R.-J. CHARLES

ATELIER GEORGES SCOTT
TABLEAUX, AQUARELLES, DESSINS
Salle n° 10, lundi 9 juin, à 14 h. 30
Exp. part. : Galerie Deveche, 19, rue Brey (Me Étoile ou Ternes) du samedi 31 mai au jeudi 5 juin, de 14 à 18 h. 30; Exp. publique : Hôt. Drouot, salle n° 10, le samedi 7 juin, de 14 à 18 h.
Me BIVORT, com.-priseur. M. THESMAR, expert.

AVIS FINANCIER

BANQUE DE L'UNION PARISIENNE

L'assemblée générale ordinaire tenue le 9 mai 1947, sous la présidence de M. Paul Bavière, a approuvé les comptes de l'exercice 1946, se soldant par un bénéfice de Frs. 43.507.968

Le dividende a été fixé à Frs. 50 bruts par action.

Les réserves sont en augmentation de Frs. 140.000,000 et il a été reporté à nouveau Frs. 9.283.187.

L'assemblée a réélu administrateur M. Henri Lafond.

Le dividende représenté par le coupon n° 68 sera payable à partir du 15 mai 1947 à raison de Frs. 40 nets, tant pour les actions nominatives que pour les actions au porteur déposées à la Caisse centrale de dépôts et de virements de titres.

LES ÉDITIONS LUMIÈRE
10, rue de la Bourse, Paris-2e

★

LA TZIGANE
ET
LE COLONEL
PAR
JOAN FOLDES
l'auteur de
La Rue du Chat-qui-Pêche
Traduit de l'anglais
180 Frs

★

MOLL FLANDERS
PAR
DANIEL DE FOE
Traduction et préface
de
DENIS MARION
160 Frs

Lumière

Les grands succès de
BROMFIELD

Mrs PARKINGTON
65e mille.

LE DELTA SAUVAGE
70e mille.

LA MOUSSON
300e mille.

L'HOMME COMBLÉ
45e mille.

UN HÉROS MODERNE
40e mille.

STOCK

O. HENRY !

Le plus grand conteur
Le plus grand humoriste
de l'Amérique !

ÉDITIONS ROBEYR
32, boul. Marbeau - PARIS-XVIe

"DAPHNE ADEANE"
42, rue de Seine - PARIS-6e
ODÉON : 97-86
LIVRES ANGLAIS
TEXTES ET TRADUCTIONS

Palazzeschi · Baldini · Lisi
Zavattini · Morovich · Moravia
Landolfi · Bontempelli
ITALIE MAGIQUE
Contes surréels modernes
CHOISIS ET PRÉSENTÉS PAR GIAN FRANCO CONTINI
TRADUITS DE L'ITALIEN PAR DENISE RÉGNIER
AUX PORTES DE FRANCE

Une grande traduction
WALTER GREENWOOD
MAIS AUSSI
DES HOMMES
Roman
Une œuvre puissante et profondément humaine, débordante d'action, riche en révélations sur l'Angleterre d'aujourd'hui, sa jeunesse et ses aviateurs.
NÉO
CORRÉA

PAVILLONS

Vous aimez lire les œuvres étrangères ? Trouver chez les écrivains des autres pays de nouvelles manières de penser, de sentir ? C'est tout cela que vous offre **Pavillons**, *la collection des textes étrangers des Éditions Robert Laffont.* **Pavillons**, *grâce à ses diverses séries, met à votre disposition toute la variété que vous pouvez désirer : romans, œuvres classiques, actualités, grands reportages, biographies histoire et théâtre.*

La collection **Pavillons** *peut déjà vous présenter quelques grands titres dont le succès en France ne cesse de s'affirmer :*

Rocher de Brighton, de Graham Greene, traduit de l'anglais par Marcelle Sibon. Une histoire policière contenant une substance psychologique d'une singulière profondeur. Un roman policier d'une étonnante valeur littéraire ..... 210 Frs.

Retour à Brideshead, d'Evelyn Waugh, traduit de l'anglais par Georges Belmont. Un million d'Américains ont lu ce roman, dont l'action se déroule en partie à Oxford et en partie dans le château d'une vieille famille aristocratique anglaise. Œuvre d'une haute spiritualité, où l'auteur tente de montrer l'action de la grâce et des desseins divins dans un monde à demi païen ..... 250 Frs.

La Femme de Martin Guerre, de Janet Lewis, traduit de l'anglais par Françoise O. Jobit. Une jeune romancière américaine nous conte une histoire fantastique et vécue, celle d'un cas judiciaire qui passionna la France du XVIe siècle..... 125 Frs.

Hiroshima, de John Hersey. Ce récit, traduit de l'anglais, a bouleversé l'Amérique. 71 millions d'exemplaires en ont été vendus aux U. S. A. C'est un reportage extraordinaire sur le bombardement atomique d'Hiroshima, un livre qui fait vivre la catastrophe et qu'il faut avoir lu pour en réaliser l'horreur..... 105 Frs.

Des Souris et des Hommes. Pièce en trois actes de John Steinbeck, traduite de l'anglais par Marcel Duhamel. Le grand succès théâtral de l'année, présentant un aspect inconnu de l'Amérique..... 120 Frs.

ROBERT LAFFONT

CHRONIQUE

LA TZIGANE ET LE COLONEL

Parmi les nombreux romans étrangers qui nous sont actuellement offerts, le dernier ouvrage de Joan Foldes : *la Tzigane et le Colonel* (Ed. Lumière), se présente comme l'un des plus attrayants et sous une forme volontairement humoristique, comme une étude psychologique particulièrement attachante. C'est l'aventure d'un colonel anglais, évadé d'un camp de prisonniers en Allemagne, qui est recueilli par une tzigane et ramené par elle jusqu'à la frontière française. D'où toute une série d'aventures cocasses auxquelles ce très digne colonel britannique, nourri de tous les préjugés de la bonne société anglo-saxonne, se trouve mêlé, et auxquelles il finit par prendre goût. On serait curieux de savoir comment il se comportera, lorsqu'il se retrouvera en Angleterre, en face de sa respectable épouse et qu'il se souviendra de la vie libre et sans contrainte qu'il mena au côté de la tzigane.

L'ŒUVRE DE O. HENRY

La littérature humoristique, qui est si rare en langue française, est, au contraire, fort répandue dans les pays anglo-saxons, mais il est rare, cependant, de rencontrer des auteurs possédant une telle force comique que O. Henry, dont les éditions Robeyr nous donnent aujourd'hui les œuvres complètes.

Son humour est toujours profondément naturel et humain et, si l'on ose dire, éminemment pathétique. Certaines de ses nouvelles enchantent par l'extrême cocasserie de l'affabulation en même temps qu'elles émeuvent par la condition tragi-comique à laquelle un destin à la fois cruel et railleur a réduit les personnages. D'autres se terminent par un coup de théâtre inattendu, d'un comique généralement énorme. Chez O. Henry, la satire est souvent mordante, mais elle conserve en toutes circonstances un petit air bon enfant et un ton indulgent qui prouvent que son auteur avait autant de calme que d'esprit. On comprend mieux, après avoir lu ces petits chefs-d'œuvre, que les Américains aient classé O. Henry parmi les plus grands écrivains de leur pays.

RETOUR A BRIDESHEAD

Voici un roman que l'on nous a présenté comme un événement littéraire dans les pays anglo-saxons, où il aurait atteint un tirage d'un million d'exemplaires. Mais c'est, de plus, un ouvrage d'une réelle qualité littéraire, qui fait nécessairement penser à l'œuvre de Proust. Le point de départ en est, en effet, un nom de lieu : Brideshead, qui rappelle au héros tous les souvenirs de sa jeunesse et de son premier amour. Mais le livre a encore un autre intérêt en ce qu'il se déroule dans une société peu étudiée jusqu'à présent : la noblesse catholique d'Angleterre, dont il nous donne une vue pénétrante. Brillamment traduite par M. Georges Belmont, cette œuvre connaîtra sans doute en France un succès comparable à celui qu'elle a rencontré en Angleterre et aux Etats-Unis (Edit. Laffont).

Dessin de Felice Filippini pour le Coup de pistolet *de Pouchkine.*
(Edit. Aux Portes de France.)

CAPRICORNE
KATHERINE JOHN
LE PRINCE IMPÉRIAL
traduit de l'anglais
un fort vol. in-8o 400 fr.

★

OSCAR LEWIS
LE VOYAGEUR INCERTAIN
roman traduit de l'américain 175 fr.

JULLIARD Sequana
NÉO

PIERRE SEGHERS
Editeur · Paris
CE QUE J'AI VU EN
CHINE ROUGE
par
HARRISON FORMAN
traduit de l'américain
De nouveaux combats en Chine ?
Comprendra-t-on jamais ? s'écrie le lecteur qui sent obscurément que là se décide l'avenir du monde. Le reportage objectif d'un journaliste américain, Harrison FORMAN, nous ouvre des perspectives inattendues sur cet avenir en gestation. Son livre, abondamment illustré, écrit sans passion, se lit cependant comme le plus passionnant des romans d'aventures.
Un fort vol. de 300 p. 290 fr.
Intercontinentale du Livre
BOITE POSTALE 89 — 2ND ST RAPHAEL-PARIS

ÉDITION JEHEBER
93, rue Lafayette - PARIS (10e)
VENTE AUX LIBRAIRES
MAISON DU LIVRE FRANÇAIS

P. BUCK
Fils de Dragon ..... Fr. 220
Promesse 200
R. LLEWELLYN
Qu'elle était verte ma vallée (nouvelle édition) 200
Rien qu'une âme solitaire 200
J. HILTON
Journée mémorable 180
A. MAJOCCHI
Évocation parmi les ruines 180
L. DOUGLAS
Le passage disputé 165
K. R. G. BROWNE
Pour deux yeux 150
T. COSTAIN
La Rose noire 215
W. DEEPING
Six mois à vivre 180
G. RENKER
Aux flancs du pic Orfalia 165
D. DU MAURIER
Le Mont brûlé 230
E. GOUDGE
Le Château sur la colline 220

LITTÉRAIRES

LES OISEAUX NOIRS

Bien que ce soit en suédois que Gunnar Gunnarson se soit adressé au monde, c'est toute l'âme et la nature islandaise que l'on sent vivre dans son œuvre. Dans son chef-d'œuvre, *les Oiseaux noirs*, que nous présentent les éditions de la Sixaine, il nous donne, sous la forme d'un simple journal écrit par le chapelain Kolbeinson, le développement étrange et souvent hallucinant d'une affaire criminelle au milieu du XIXe siècle. Certes, nous sommes parfois déroutés, et nous avons du mal à comprendre les raisons profondes du comportement des protagonistes de ce drame, mais il est impossible de résister à l'attrait étrange et poignant de cette vie mystérieuse entre les fjords et les falaises où les « oiseaux noirs » sont de sombres présages.

LE VAGABOND ENSORCELÉ

A l'heure où le public français se plaît à découvrir la littérature russe, qu'il n'a longtemps connue que par les œuvres maîtresses de Tolstoï et de Dostoïevsky, les Editions de Flore nous présentent un écrivain infiniment attachant et qui, pourtant, n'a conquis que plusieurs lustres après sa mort le rang auquel il avait droit : Nicolas Leskoff. L'intérêt du *Vagabond ensorcelé* ne sera pas sensible aux seuls lettrés. Les amateurs d'aventures se délecteront en suivant, à travers un récit à la fois naïf et pittoresque, le déroulement de l'existence invraisemblable d'un personnage singulièrement original, cet Ivan Severianovitch, vagabond devenu moine. Ce livre étrange, à la fois savoureux et dramatique, ne peut manquer de rencontrer un vif succès.

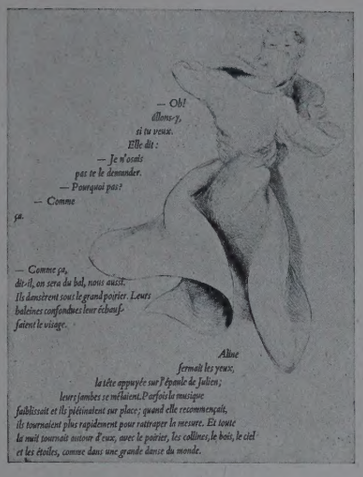
LE LAC DE CONSTANCE

Voici l'une des premières œuvres de la nouvelle littérature polonaise. L'auteur, Stanislas Louis Dygat, n'est pas un inconnu pour le public polonais puisque, dès 1935, il se consacra à la carrière des lettres et publia dans divers quotidiens de Varsovie des nouvelles que la critique accueillit avec enthousiasme. Sa première œuvre d'envergure, *le Lac de Constance* (Ed. de la Sixaine), fut terminée en 1943.

Sa manière et son style s'apparentent à la littérature américaine contemporaine et fait souvent songer à Hemmingway. Un ton légèrement ironique, une description exacte des faits et gestes de ses héros, un faux dédain pour toute analyse psychologique le rapprochent beaucoup des Américains.

LA CHINE ROUGE

En ce moment, où la Chine au sortir de sa longue lutte de libération contre la domination japonaise est encore ravagée par la guerre civile entre communistes et nationalistes, le livre d'Harrison Forman : *Ce que j'ai vu en Chine rouge* (Ed. Pierre Seghers),



*Une page d'*Aline, *de C.-F. Ramuz. Pointe sèche de Pierre Vienot.*
(Edit. Les Œuvres françaises.)

apporte au lecteur français des précisions intéressantes et surtout originales. Rares sont en effet les observateurs qui ont réussi à pénétrer et à circuler dans les provinces de la Chine communiste. Harrison Forman a réussi à le faire et il nous en a rapporté un témoignage vivant et totalement objectif. Le problème chinois nous paraît le plus souvent incompréhensible parce que nous ne sommes pas en possession de tous les éléments qui pourraient nous permettre de nous faire une opinion. Le livre d'Harrison Forman vient à point pour nous aider à comprendre.

KATRINA
par SALLY SALMINEN

De tous les romans étrangers contemporains, **Katrina** est, avec **Autant en emporte le vent** et **les Hauts de Hurlevent**, celui dont le succès persistant témoigne de ses qualités littéraires et humaines.

Grand roman en vérité ! Il en est peu d'aussi tonique. Avec une fidélité scrupuleuse, Sally Salminen exalte « la vie humble aux travaux ennuyeux et faciles » qui fut sienne pendant de longues années. L'émotion nous gagne au fur et à mesure que se développe le récit. Pourtant **Katrina** est un livre sans apprêt, sans lyrisme étudié.

Cette modeste épopée comptera parmi les meilleurs livres de notre époque et parmi les œuvres les plus fortes que nous ait données la littérature féminine. Selma Lagerlof ne s'y est pas trompée qui a écrit à Sally Salminen : « Vous avez trouvé quelque chose de fort, de vrai, de patient, de passionnant, de reposant, une œuvre qui doit être portée au crédit de l'humanité, qui encourage à la droiture même le pauvre vieil âze sans espoir. »

Un vol. : **165 fr.**

LES ŒUVRES FRANÇAISES
11, rue de Sèvres - Paris

Aussi passionnant que " Les Jalna "
Aussi étrange que " Les Hauts de Hurlevent "

HUGH WALPOLE
ROGUE HERRIES
ROMAN

Un gros vol. . . . . prix net : **378** frs

BATEAU IVRE

MAZO DE LA ROCHE
CROISSANCE D'UN HOMME
(Growth of a man)
Traduit par EVE PAUL MARGUERITTE
In-8°. 220 fr.

WINSTON GRAHAM
HISTOIRE OUBLIÉE
(Forgotten story)
En 1898, le port de Falmouth, dans les Cornouailles. Comment certains y vécurent; leurs amours, leurs haines, et comment ils s'embarquèrent sur un voilier à son dernier voyage.
In-8°. 140 fr.

JOAN MORGAN
MADAME RUSSELL
(Many sided Mirror)
Madame Bovary et Madame Lafarge revivent en la perverse Madame Russell.
In-8°. 160 fr.

BEGH
10, fg-Montmartre - 9e

LIVRES EN TOUTES LANGUES
Librairie **LE GAY SÇAVOIR** 13, rue Jacob, Paris-6e

CAPRICORNE
ROBERT GREENWOOD
Mr. BUNTING FINIT PAR VOIR CLAIR
roman 135 fr.
★
du même auteur :
Mr. BUNTING 165 fr.
L'ÉQUIPE DANS LA TOURMENTE 165 fr.
JULLIARD Sequana NÉO

LES GRANDES TRADUCTIONS

ESTHER FORBES
PARADISE
S. SALMINEN
LARS LAURILA
JANE AUSTEN
EMMA
G. GUNNARSON
OISEAUX NOIRS
W. COLLINS
LA DAME EN BLANC

LA SIXAINE
164, Rue de Vaugirard
PARIS - XVe

NOUVEAUTÉS

FERREIRA DE CASTRO
TERRE FROIDE
Roman
traduit du portugais par LOUISE DELAPIERRE
Un vol. : 150 fr.

FRANZ KAFKA
JOURNAL INTIME
Introduction et traduction de PIERRE KLOSSOWSKI
Un vol. : 120 fr.

COMTE SFORZA
L'ITALIE *telle que je l'ai vue* 1914-1944
Traduction de L. LELUC
Un vol. : 135 fr.

NADEJDA TSCHERTOVA
KLAVDIA
Roman
traduit du russe par MICHEL MATVEEV *et* DIANE CANIVET
Un vol. : 100 fr.

GRASSET

DESCLÉE DE BROUWER
" *Collection Intermède* "

W. W. JACOBS
LA GOÉLETTE AUX TROIS FIANCÉES
1 vol. : 130 fr.

JÉROME K. JÉROME
TOMMY AND Co
1 vol. : 110 fr.

JÉROME K. JÉROME
MES ENFANTS ET MOI
1 vol. : 110 fr.

76 *bis*, rue des Saints-Pères, Paris-7e

Nouveauté

Sir F. YOUNGHUSBAND
L'ÉPOPÉE DE L'EVEREST
Une prodigieuse aventure

Le volume : 290 fr.

ARTHAUD

" LES GRANDES ŒUVRES ÉTRANGÈRES "

Reinhold SCHNEIDER
L'HOMME DEVANT LE JUGEMENT DE L'HISTOIRE
APPEL A LA CONSCIENCE ALLEMANDE
Préface de R. d'HARCOURT, de l'Académie française
165 fr.

Upton SINCLAIR
LES JEUX DU CIRQUE
(Sous presse)

Jo SINCLAIR
IDENTITÉ
(Prix Harper 1946)
3me tirage 270 fr.

Anton TCHÉKHOV
LE MOINE NOIR
Préface de DANIEL-ROPS
150 fr.

Nicolas LESKOFF
LE VAGABOND ENSORCELÉ
135 fr.

ÉDITIONS DE FLORE

EDITIONS DU PAVOIS

4 Succès de la **BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE**

ANGLETERRE
ROBERT GRAVES
MADAME MILTON
« Ce beau défaut de la nature... la femme »

CHINE
TAN-YUN
LE ROC ARDENT
« Un roman d'une portée mondiale »

AMÉRIQUE
KATHLEEN WINSOR
AMBRE
200e Mille

RUSSIE
YAN
GENGIS KHAN
"Prix Staline"

SERVICE COMMERCIAL :
3, Av. Sully-Prudhomme, PARIS-VII - INV. 18-61 . 01.65

LE BRIDGE (N° 28)

SOLUTION DE L'ÉTUDE N° 24

LE MORT : ♠ A 5 4 2 ♡ R D 10 9 6 ◇ ... ♣ A R 10 2

entame : ◇ R — NORD / OUEST EST / SUD

♠ R V 8 ♡ A V 8 7 4 3 ◇ ... ♣ 6 5 4 3

Sud joue six cœurs. Ouest entame du ◇ R. Plan de jeu ?

Le petit chelem est imperdable en jouant bien.

Levée 1 : Nord coupe du ♡ 6 et Sud défausse un ♣.

Levées 2 et 3 : Nord joue ♡ R et ♡ D, épuisant les atouts de Ouest-Est.

Levée 4 : Nord joue ♣ As.

Si Est a chicane à ♣, Sud, en attaquant deux fois ♣ (rentrées : ♠ R et un atout), assure deux levées à ♣ : celle du R et du 10, et défaussera son ♠ 8 sur la deuxième de ces levées.

Ou si c'est Ouest qui a chicane à ♣, Nord attaque du ♠ 2 à la levée 5. Si Est met un ♠ inférieur au 8, Sud joue le 8, ou, si Est joue ♠ 10 ou ♠ 9, Sud met le V. Ouest prendra cette levée 5 et 1° renverra ♠, sur lequel Nord mettra le ♠ 4, de sorte que Sud défaussera finalement un ♠ sur le ♠ As ; 2° ou Ouest renverra ◇ que Nord coupera, Sud défaussant de nouveau un ♣.

Il reste à examiner le cas où Ouest et Est fourniraient chacun un ♣ sur le ♣ As, à la levée 4.

Si Est a fourni un honneur (D ou V) sur l'As, Nord peut continuer par le ♣ R. Si Est avait ♣ D V secs, c'est le grand chelem. Ou si l'honneur de Est était sec, Sud, en attaquant ♣, affranchira le ♣ 10 sur lequel il défaussera son ♠ 8, faisant le petit chelem.

Si c'est Ouest qui a fourni un honneur sur l'As, Nord continuera de même par ♣ R et, si l'honneur de Ouest était sec, Nord jouera ensuite ♠ 2 (voir plus haut) et le petit chelem est sur table.

Dernière hypothèse : sur le ♣ As, à la levée 4, Ouest et Est jouent chacun un petit ♣.

Levée 5 : ♡ 10 pris par l'As.

Levée 6 : Sud joue un ♣.

Si Ouest ne fournit plus, Nord prend du R, rejoue ♠ 2 et le petit chelem est réussi (voir plus haut).

Si Ouest fournit un petit ♣, inférieur au 10, Nord met le 10. Si Est peut prendre ce 10, c'est que les ♣ de Ouest-Est étaient 3-2 ou 2-3 au départ et, sur le 4e ♣ de Nord, Sud défaussera son ♠ 8. Si Est ne peut pas prendre le ♣ 10, Nord-Sud ne perdent pas de ♣ et perdent au plus un ♠.

Enfin si, à la levée 6, Ouest met ♣ V ou D, Nord prend et il y a deux hypothèses. Est fournit encore ♣ et Nord affranchit son ♣ 10, les ♣ étant 3-2 ou 2-3. Est n'avait qu'un ♣ au départ et Sud, en attaquant ♣ à la levée 8, affranchit encore son ♣ 10, sur lequel sera défaussé son ♠ 8.

Ainsi le petit chelem est réussi contre toute distribution des 4 couleurs chez Ouest-Est et contre toute défense. Un beau jeu de sécurité.

On notera que si, à la levée 4, Ouest et Est ont fourni chacun un petit ♣, sur l'as, ce serait une faute de continuer par le ♣ R à la levée 5.

En effet, si Ouest avait ♣ D V x x au départ, la réussite du petit chelem ne serait plus une certitude.

ÉTUDE N° 25

LE MORT : ♠ A D 8 5 3 ♡ R 10 5 4 ◇ D 2 ♣ A 2

entame : ♣ V — NORD / OUEST EST / SUD

♠ R 10 4 2 ♡ A D 3 2 ◇ A R 3 ♣ R 3

Sud joue 7 sans-atout, Ouest-Est ayant toujours passé (et pour cause !). Ouest entame du ♣ V. Comment jouer au mieux ?

André Chéron.

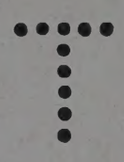
PHILATÉLIE

LES PERFORATIONS

Quand on trouve un timbre agrémenté d'une perforation, on doit se garder d'un jugement trop rapide : il peut, selon les cas, avoir de la valeur, et même beaucoup, ou bien être bon à jeter.

Certaines perforations, en effet, enlèvent tout intérêt aux timbres qui en sont affectés ; il s'agit simplement d'initiales perforées sur un certain nombre de feuilles de timbres par des maisons de commerce, des banques, etc., comme mesure de contrôle et de comptabilité. De telles marques dévalorisent totalement un timbre, sauf dans des cas très particuliers : il y a ainsi un 4 pesetas espagnol de 1909, imprimé par erreur en carmin au lieu de brun, dont il n'existe qu'une seule feuille, perforée B. H. A. (Banque hispano-américaine). Ici, la perforation n'enlève rien à la très grande rareté de cette erreur.

Les autres types de perforations sont d'origine officielle, mais certaines apportent un élément sensible de dépréciation. En Espagne, de 1870 à 1899, et en Argentine, de 1892 à 1924, c'est un simple trou obtenu à l'emporte-pièce qui a servi



d'annulation pour les timbres utilisés sur les télégrammes. Les grosses valeurs se trouvent assez facilement avec cette perforation : elles ont ordinairement peu de valeur en comparaison des pièces qui ont reçu une oblitération postale normale, mais elles ne sont pas indignes d'une collection.

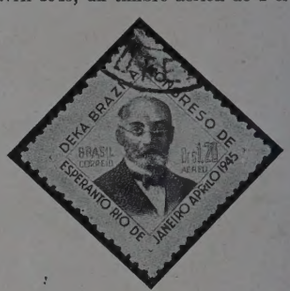
Enfin, il y a des perforations très intéressantes qui correspondent à des surcharges et font des timbres qui en sont revêtus des « numéros » indépendants. Le plus souvent, il s'agit de *timbres de service* (destinés à l'affranchissement du courrier officiel), obtenus en perforant d'initiales diverses des timbres-poste ordinaires : on voit, par exemple, les lettres O. S. (Official Service) sur les vignettes de nombreuses possessions anglaises. G. N. (Gobierno Nacional), au Venezuela, etc., ou bien une simple étoile, comme en Uruguay.

De telles pratiques sont ignorées de l'administration française : cependant, de 1888 à 1901, les timbres-taxe de Tunisie ont été obtenus par la perforation d'un grand T, et certains d'entre eux sont rares.

A PROPOS DE L'ESPÉRANTO

Notre chronique du 5 avril sur les timbres et l'espéranto nous a valu quelques renseignements complémentaires de la part de philatélistes qui sont en même temps des espérantistes fervents.

A la liste des timbres qui portent une légende en « langue internationale » il convient d'ajouter un commémoratif du soixantième anniversaire de cette invention qui a dû paraître en Bulgarie le 15 mai et trois autres émissions du Brésil : en 1935-1936, celles des VIII[e] et IX[e] Foires internationales, et surtout, en avril 1945, un timbre aérien de 1 cr. 20



à l'effigie du docteur Zamenhof — père de l'espéranto — que nous reproduisons ci-dessus.

Il est curieux de remarquer que les 7 et 14 kopecks émis par l'U. R. S. S. en 1926 à l'occasion d'un congrès prolétarien portent le slogan connu : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! », exprimé en espéranto et également en alphabet morse ; il s'agit là d'un exemple unique de légende en morse.

En ce qui concerne les cartes postales, il faut savoir que l'espéranto a été utilisé à diverses reprises par des administrations des P. T. T., en Europe et en Amérique. Cette énumération est assez longue : on y voit figurer l'Autriche (1936), le Brésil (1933-1936), Dantzig (1927), la Hongrie (1933-1937), le Liechtenstein (1930-1931), les Pays-Bas (1937-1939), la Tchécoslovaquie (1937), enfin et surtout l'U. R. S. S. (1927-1936). Souvent, d'ailleurs, la légende est exprimée en trois langues : celle du pays émetteur, le français comme organe de l'Union postale et l'espéranto ; on peut en trouver une quatrième : l'anglais.

Enfin, il existe un bon nombre d'oblitérations qui comportent un texte en espéranto : on en relève en France, en Belgique, en Angleterre, au Brésil. Elles sont ordinairement employées à l'occasion des congrès espérantistes.

Cet ensemble, on le voit, peut servir de prétexte à une véritable collection spécialisée ; il existe depuis peu un catalogue consacré uniquement à ces émissions (dont l'auteur est M. Saget, 8, rue Guérot, à Elbeuf), ce qui montre que les philatélistes ne sont pas les derniers à s'intéresser à l'espéranto.

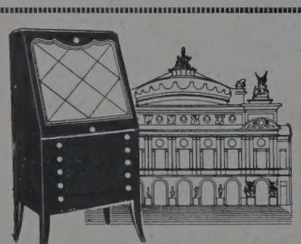
Jacques Bellay

BRILLANTMONT
LAUSANNE (Suisse)

INSTITUTION pour JEUNES FILLES
désirant bénéficier des avantages d'un séjour en Suisse. Langues, Arts, Musique, Cours commerciaux.

ENSEIGNEMENT MÉNAGER :
Toutes branches activité féminine selon méthodes les plus modernes. Tous sports d'hiver et d'été. Situation unique. Les plus hautes références : France, Angleterre, États-Unis.

PYRENE PP
Protection contre L'INCENDIE
Ets PHILLIPS & PAIN
MONTROUGE-SEINE



Achetez des meubles de qualité
Livrés dans toute la France
"Au plus juste prix de revient" de nos ateliers.
Tous modèles sur plans et croquis
Tous styles, tapisseries, décoration. Tissus d'ameublement.
Prix spéciaux pour installations générales.
ECONOMIE ET GARANTIE
ROGER RICARD
38, AV DE L'OPÉRA, PARIS
(PLACE DE L'OPÉRA) OPÉRA 79-08

LE SILENCE EST D'OR
Scénario original de René CLAIR
qui passe en exclusivité au Marignan

L'APOLLON DE MARSAC
Pièce en un acte de Jean GIRAUDOUX
qui triomphe au théâtre de l'Athénée

ont été publiés le 15 mai dans

France
ILLUSTRATION
LITTÉRAIRE ET THÉATRALE
avec
UN COMPLOT CONTRE BONAPARTE
Récit historique de Jules BERTAUT

Le numéro du **15 juin** contiendra :
L'ENLÈVEMENT D'EUROPE, fantaisie poétique de Jules Supervielle, **JE VIENDRAI COMME UN VOLEUR**, nouvelle inédite de Marcel Thiry, et **LA ROUTE AU TABAC**, pièce en trois actes de J. Kirkland, adaptation française de Marcel Duhamel.

AVIS FINANCIER

S. N. C. F.
ÉMISSION D'OBLIGATIONS 4 % 1947

Pour la reconstruction et l'équipement du Chemin de Fer, la S. N. C. F. procède, à partir du 19 Mai, à l'émission d'obligations 4 % 1947 en coupures de 5.000 et 50.000 francs. Les principales caractéristiques de ces obligations sont les suivantes :

— Coupons et remboursements nets d'impôts ;
— Amortissement en 40 ans à partir du 1er Juillet 1947, au pair par tirages au sort annuels ou par rachats en Bourse, avec faculté de remboursement anticipé à toute époque ;
— Échéances d'intérêt et d'amortissement : 1er Juillet 1948 à 1987, jouissance 1er Juillet 1947.

Prix d'émission :
Obligation de 5.000 fr.... 4.825 fr.
Obligation de 50.000 fr.... 48.250 fr.

Les souscriptions sont reçues sans frais aux guichets du Service des Titres et dans les principales gares de la S. N. C. F., aux guichets des comptables du Trésor, de la Banque de France et des principaux établissements de crédit.

(B. A. L. O. du 19 mai 1947.)

CENTRE DE VACANCES pour garçons de 6 à 15 ans à TRÉBEURDEN (C.-d-N.)
CLIMAT IDÉAL - SÉJOUR DE 1 OU 2 MOIS
Renseignements : **INSTITUTION DU PARC**
16, av. des Arts - St-MAUR (Seine)

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Etude de Me Victor SEASSAL, notaire à Nice, 5, place Masséna.
Confiscation de Profits illicites
Séquestre Balinet

VENTE AUX ENCHÈRES
en la Chambre des notaires
11 *bis*, rue Gubernatis, à Nice.
Le JEUDI 12 JUIN 1947, à 14 h. 30
1er *lot* : **VILLA " LOU NIDOU "**
à Beaulieu-sur-Mer (A. M.), quartier du Baous
(Libre de toute location)
Mise à prix : 900.000 fr.
2e *lot* : **PARCELLES DE TERRAIN**
à Beaulieu-sur-Mer (A. M.), comprise entre rue du Quincenet et rue François-de-May.
Superficie : 647 m² env.
Mise à prix : 300.000 fr.
S'adr. : Me SEASSAL, notaire à Nice.
Jour de visites : s'adresser sur place, le mercredi, de 14 heures à 18 heures.

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE

Ét. Me **du PENHOAT**, not. **Morlaix** (Finist.).
A VEND. bord RIVIÈRE, MORLAIX, jolie PROPRIÉTÉ gde hab. et dép., parc, potager, petit métayage. **JOUISSANCE IMMÉDIATE.**

DOMAINE pour communauté, maison santé ou colonie vacances, 28 pièces, chapelle et 5 maisonnettes, 70 ha bois pins et cult., altitude 150 m., bon climat. Vendu meublé, électr. force et lum. téléph., eau. Cab. PONS, Isle-s/-Sorgue (Vse).

FONDS DE COMMERCE

A VENDRE A PARIS FABRIQUE DE PARFUMERIE
Parfumerie en gros, insecticides, etc. Installée dans hôtel particulier, avec logement confortable meublé. Écrire VIAPOR, Havas, Bordeaux.

Jacquet-Duberry
MEUBLE en Ancien
INSTALLE et en
DÉCORE Moderne
Exécute tous travaux, sur commande.
46, rue de Naples. LAB. 68-57, 14 à 19 h.

HOTELS et VILLÉGIATURES

PYRÉNÉES

SALIES-DE-BÉARN (B.-Pyr.)
Maladies des femmes. Maladies des enfants.
Séquelle des blessures de guerre.
CASINO. SPORTS. PISCINE

AX-LES-THERMES
Pyrénées Ariégeoises. Eaux sulfureuses.
Excursions - Chasse - Pêche - Tennis - Casino.

BASSIN D'ARCACHON

HOTEL "LE BELLE-VUE"
Grand Piquey - Plage.
Rte Cap-Ferret — Tél. : 17 le canon.
Pension complète 600 Frs.

SAVOIE

AIX-LES-BAINS Bord du lac du Bourget HOTEL TRESSERVE
Plage - Confort - Cuisine réputée.
Prix modérés Tél. : 7-93.

BRETAGNE

(LA BAULE)
MAJESTIC Sur mer, plein midi. Près du Casino. 1er ordre. Bains de la chambre.

TOURAINE

IL VOUS FAUT UNE NOUVELLE

RELIURE MOBILE "ACLÉ"

(Bte France et Étranger)

POUR

CONSERVER VOTRE COLLECTION

DE

2 modèles :

N° 6 : pour 1 trimestre **196** fr. **50**

N° 8 : pour 1 semestre **202** fr. **50**

Clefs de montage utilisables pour plusieurs reliures
la paire . . . . . **11** fr. **50**

France ILLUSTRATION

(Ces prix s'entendent livraison à nos bureaux)

FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)
pour **1** reliure . . . . . **45 fr. 50**
pour **2** reliures. . . . . **60 fr.**

CONDITIONS (SUIVANT TARIF POSTAL)
POUR QUANTITÉS ET POUR L'ÉTRANGER

COGNAC ROUYER

MAISON ROUYER-GUILLET ET Cie FONDÉE EN 1801

JUN 19 1947

France ILLUSTRATION

NUMÉRO SPÉCIAL D'ÉTÉ

PRIX : 225 Fr.

Paraîtra le 7 Juin

RETENEZ LE DÈS MAINTENANT CHEZ VOTRE MARCHAND HABITUEL

Le Directeur-Gérant :
GEORGES OUDARD.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 2e trimestre 1947.
Imprimeur no 33.